



THÉÂTRE

Les bébés d'abord à Petits bonheurs

Page E 3



CINÉMA

Un écrivain, sa plume et ses fantômes

Page E 11

CAHIER

E

CULTURE

Place à la Manif d'art 4 et à ses rencontres

Valentin Stefanoff et Nina Kovacheva, *Au-delà du visible*, 2003-04

VALENTIN STEFANOFF-NINA KOVACHEVA

MARIE-ÈVE CHARRON

«**L'**art est un état de rencontre», écrivait le commissaire et critique d'art Nicolas Bourriaud en 1998 dans son ouvrage *Esthétique relationnelle* (Les Presses du réel). Dix ans plus tard, malgré les lectures critiques qui en sont faites, l'énoncé du théoricien français porte encore. Avec son thème «*Toi/You, la rencontre*», la Manif d'art 4, inaugurée jeudi dernier, s'inscrit dans cette foulée.

Relations et rencontres humaines sont effectivement au cœur de la biennale en art actuel de Québec. Conviviale et consensuelle, elle est gourmande aussi, cette biennale. Avec 52 artistes du Québec et d'ailleurs réunis dans l'exposition centrale, une trentaine de collaborations avec les espaces d'exposition de la ville, des activités satellites intégrant en plus la danse contemporaine, la poésie et la musique, un colloque et des 5 à 7 avec les artistes, cette quatrième édition s'avère plus copieuse et diversifiée que jamais. Le 400^e anniversaire de la ville de Québec a sûrement à voir avec l'ampleur de ce déploiement. Surtout, la biennale vient confirmer son importance accrue dans le paysage québécois des arts visuels.

Une coïncidence extraordinaire

Pour Lisanne Nadeau, commissaire invitée de la Manif d'art 4, le thème «*la rencontre*» qui chapeaute les activités du 400e ne pouvait mieux tomber. «*Une coïncidence extraordinaire pour le milieu des arts visuels*», affirme celle qui tient la barre de cette quatrième édition

d'une biennale qui a bien voulu retarder d'un an sa tenue pour être des grandes célébrations de 2008.

«*En arts visuels, on sort d'une décennie où l'on s'est posé la question de l'esthétique de la relation*», évoque Mme Nadeau, consciente d'arriver sur un terrain qui n'est pas vierge. *On a interrogé la place du regardeur, à un point tel, d'ailleurs, que l'on ne sait plus comment le nommer, afin de remettre en question nos conceptions et nos automatismes par rapport au contexte et à la réception de l'œuvre. À partir du thème "la rencontre", précise-t-elle, j'avais envie de faire un projet de commissariat sur la communication humaine, de l'aborder, bien évidemment, dans la perspective de l'esthétique relationnelle, mais aussi d'évoquer plus largement les rapports humains.*»

Les rapports humains, il en est en effet question dans l'exposition centrale, rue Saint-Joseph, avec plusieurs œuvres qui les déclinent sous la forme de l'amour, de l'érotisme et de la dépendance affective. La notion de couple et les projets réalisés en duo sont de mise, avec, par exemple, un duo confirmé comme celui de Carl Bouchard et Martin Dufresne, ou d'autres, réunis pour l'occasion, comme celui de Michel Daigneault et de Stephen Schofield. Pour Serge Murphy, l'autre, la personne aimée, stimule au point de produire une installation démesurée qui fait plusieurs mètres de long.

Des images qui montrent des relations et des dispositifs qui provoquent les relations, par lesquels la rencontre avec le spectateur est soulignée, voire rendue interactive. À ce chapitre, la commissaire cherche à traiter les rapports hu-

ains tels qu'ils sont refaçonnés par l'informatique et les technologies de la communication. Ces outils, Internet y compris, les arts médiatiques ne manquent pas de les exploiter, comme en témoignent l'installation télématique de Jean Dubois, l'installation sonore de Christof Migone, qui invite à se saisir ou non d'un casque d'écoute, la vidéo d'Eva Quintas ou encore le projet Web d'Isabelle Bernier.

Le relationnel, en tant que stratégie artistique ancrée dans les échanges interpersonnels, n'étant pas un enjeu nouveau dans les arts visuels, la commissaire a voulu cadrer le problème à sa façon en sollicitant des adresses plus directes. «*Par le "Toi/You", j'avais envie de poser la question d'un interlocuteur nommé, dérangé et bousculé dans une relation à la deuxième personne du singulier*», Lisanne Nadeau se méfie d'ailleurs des œuvres qui prétendent rejoindre l'autre mais

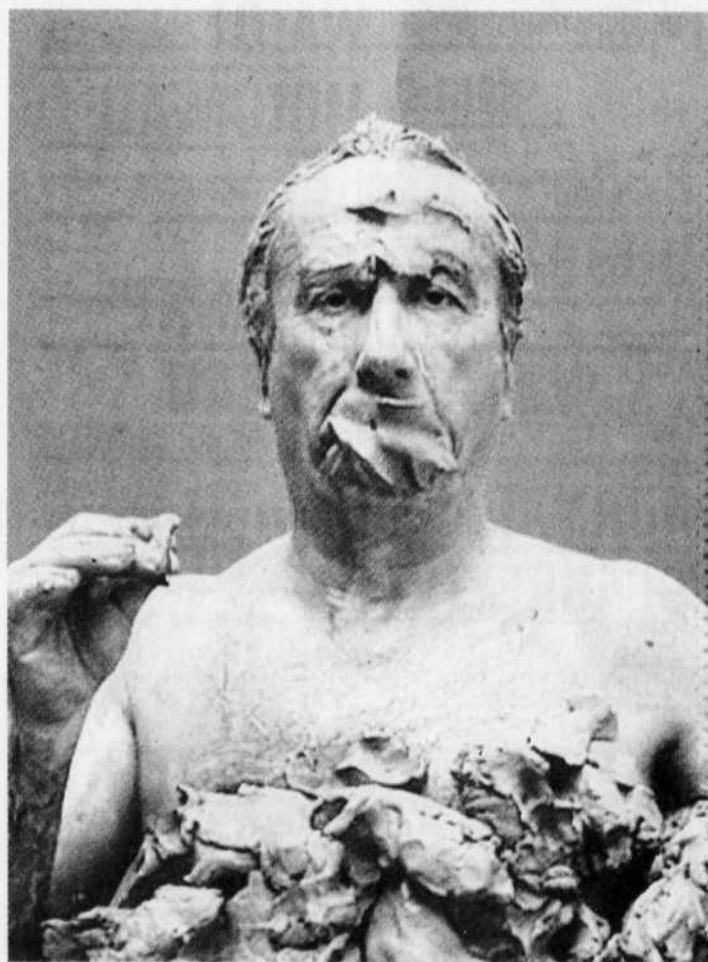
qui s'imposent à la manière d'un monologue, un reproche déjà formulé à l'endroit de certaines pratiques qualifiées de relationnelles.

D'où le désir de la commissaire de réunir des œuvres qui entraînent des relations par le registre du dialogue et de l'intime, des voies plus stimulantes et plus engageantes selon elle. Dans l'installation de l'artiste catalan Anton Roca, par exemple, il est question de sa rencontre avec un ainé atikamekw. Les cagoules d'Anne-Marie Ouellette, elles, plongent physiquement le visiteur dans une situation incongrue nécessaire à apprivoiser. Artiste ou spectateur risquent alors l'implication de soi.

Présent dans l'espace public urbain

Dans la perspective aussi de rejoindre le public, plusieurs projets

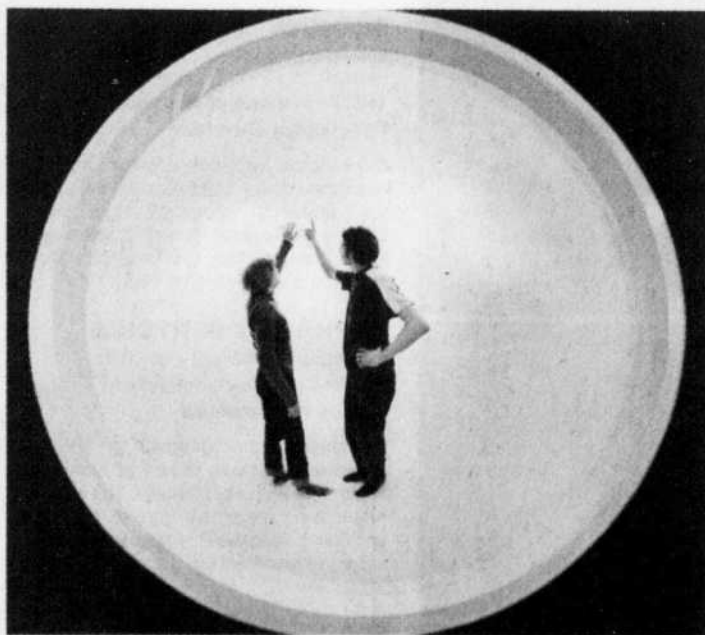
VOIR PAGE E 2: MANIF



Ana Rewakowicz, *Conversation Bubble*, 2006-07

RADI MARTINO

«*Par le "Toi/You", j'avais envie de poser la question d'un interlocuteur nommé, dérangé et bousculé dans une relation à la deuxième personne du singulier*»



DOMINIQUE ANGEL

Dominique Angel, *Pièces supplémentaires*, 2008

Le spectacle HD du jour artv HD |

TOUTE UNE SOIRÉE AU CIRQUE DU SOLEIL | CE SOIR 21h | Détails : artv.ca

CULTURE

MANIF

SUIVE DE LA PAGE E 1

prennent l'air le long de la rue Saint-Joseph, véritable foyer de la Manif d'art et bastion des artistes de la ville de Québec, qui ont d'ailleurs largement contribué à la revitalisation du quartier Saint-Roch au cours des dernières années. Si certains projets s'affichent avec visibilité — notamment les projections vidéo extérieures du duo Nina Kovacheva et Valentin Stefanoff, les *Sculptures de sauvetage* de Jacques Samson et la sculpture gonflable d'Ana Rewakowicz —, celui de Sylvie Cloutier joue plutôt de discrétion. Ses portraits en miniature tracés à la sanguine seront dissimulés dans le quartier. À défaut de les trouver, parions que la rumeur de leur présence, elle, se fera bien sentir.

Pas nécessairement tapageur, donc, l'art sera présent dans l'espace public urbain. Le programme de Lysanne Nadeau ne se présente pas non plus comme une solution aux rapports humains transformés en marchandise ou comme un dissolvant du capitalisme, horizon de réflexion qui est celui de Bourriaud dans sa théorie de l'art relationnel (et qui lui ont valu quelques critiques). La Manif d'art 4 mise plus large en somme, trop peut-être pour faire vraiment le point sur un aspect particulier de l'art actuel, préférant, comme l'affirme le communiqué, «une programmation éclatée».

Cet élargissement à l'avantage

de pouvoir inclure tout le milieu des arts visuels à Québec. Outre les centres d'artistes, de fidèles et nécessaires collaborateurs, le Musée national des beaux-arts du Québec est aussi de la partie avec un projet dont la dimension relationnelle est probablement la plus engageante. Avec *Faire du temps*, Sylvie Cotton occupera le bloc cellulaire du pavillon Charles-Baillargé avec une intervention évolutive, l'artiste s'exposant à une délicate expérience de l'enfermement et de l'ouverture à l'autre.

Puisque la Manif d'art est aussi une invitation à réfléchir, se tient depuis hier et encore aujourd'hui le colloque *Entre tu et toi*, les correspondances que la responsable, Nicole Gingras, a orientées «autour d'expériences esthétiques liées à l'écoute, à l'observation et à la médiation». Au programme, en plus des conférences de Lysanne Nadeau, de Dominique Petitgand et de Marie Brassard: la projection du film *You* de Vincent Grenier.

Vous avez compris? La biennale bat déjà son plein et n'attend plus que vous. La Manif d'art 4, *Toi/You, la rencontre*, se poursuit jusqu'au 15 juin. La Manif-carte, pour avoir accès aux activités de la biennale, est en vente à la billetterie de la bibliothèque Gabrielle-Roy. Toute la programmation est en ligne sur www.manifd'art.org.

Collaboratrice du Devoir



Des manifestations contre la guerre du Vietnam dans les rues de Paris, en juin 1967. Le documentaire de Patrick Rotman, intitulé *68*, retrace évidemment les événements de Mai 68 en soi, où la France a vraiment frôlé la guerre civile. Mais il montre aussi que 1968 fut une grande année médiatique.

MÉDIAS

Un même « désir de révolution » ...

PAUL CAUCHON

On essaie d'imaginer Mai 68 aujourd'hui: les cellulaires seraient partout à filmer le moindre pavé volant dans les airs, Internet serait inondé de mots d'ordre et on suivrait à la trace les émeutiers sur la grande Toile, minute par minute.

Toutefois, la police aussi suivrait les émeutiers, et elle se comporterait peut-être de façon différente en sachant qu'elle aussi serait autant filmée!

Pure prospective, car on ne refait pas l'histoire. En 1968, on n'avait aucune idée de la façon dont Internet allait bouleverser nos vies. On n'imaginait même pas encore la multiplication des ordinateurs personnels.

Mais si Internet n'a rien à voir avec 1968, l'année 1968 est peut-être l'année où la puissance des images télévisuelles a vraiment modifié l'histoire. D'abord à cause de la guerre du Vietnam.

RDI diffuse lundi et mardi, en deux parties, le grand film documentaire de Patrick Rotman, *68*. Le titre du film n'est pas «Mai 68», mais bien *68*. Parce qu'il est impossible de comprendre Mai 68 sans tenir compte de l'ensemble de l'année ailleurs dans le monde.

En fait, les premières images du film se situent plutôt en juin 1967, au Festival de Monterey en Californie. C'est fête de l'amour, du *peace*

and love. Les images des hippies californiens se répandent partout.

Mais tout de suite après, Rotman montre d'autres images, saisissantes, de cette même année. Le bruit incessant des hélicoptères survolant les rizières du Vietnam, les avions larguant des bombes au napalm, les jeunes G.I.'s apeurés rampant dans la boue, les huttes des villages qui brûlent, et ainsi de suite. Pendant des mois, ces images se succèdent dans les bulletins de nouvelles, dans les grands magazines. L'armée américaine n'avait pas encore appris à contrôler l'information, comme elle le fait maintenant en Irak. La multiplication de ces images mènera finalement à la fin de l'engagement américain.

Début 1968, ce sont 500 000 jeunes américains qui combattent au Vietnam! Et de janvier à mai 1968, les images se succèdent sans arrêt, sur tous les téléviseurs du monde, de manifestations violentes et d'émeutes pour protester contre cette guerre, à Washington, à Londres, à Rome, au Japon, en Allemagne. Ces images et celles des hippies s'entrechoquent, et «c'est une internationale de la jeunesse qui se dresse, nourrie des mêmes lectures, des mêmes icônes», dit le documentaire, dans un même «désir de révolution», branchée sur les nouvelles valeurs «sexe, drogue et rock'n'roll», remettant en question tous les pouvoirs.

Le documentaire de Rotman, qui est excellent, retrace évidemment les événements de Mai 68 en soi, où la France a vraiment frôlé la guerre civile. Mais il montre aussi que 1968 fut une grande année médiatique, chaque événement nourrissant le suivant: les terribles émeutes aux États-Unis qui ont suivi l'assassinat de Martin Luther King, les chars russes en Tchécoslovaquie, les athlètes noirs brandissant le poing lors des Jeux olympiques de Mexico, où l'armée mexicaine avait massacré des étudiants, et ainsi de suite.

L'année se termina, à Noël, sur les images inoubliables transmises par *Apollo 8*, la première expédition transportant des hommes à survoler la Lune et à montrer la Terre si petite et si fragile...

Le maïs du colon

Reculons encore plus loin dans le temps. En Nouvelle-France, les colons français aimaient le maïs frais, mangeaient des viandes très jeunes, comme le veau et le cochon de lait, leur potager était très bien garni, le pain était leur aliment de base, mais ils consommaient aussi une énorme quantité d'anguilles, poisson abondant et très gras, très utile en période de disette.

Voilà le genre de détails qu'on apprend dans l'édition de *La Semaine verte* de demain à Radio-Canada. Pour souligner le 400^e anniversaire de Québec, l'émission a eu la bonne idée de demander au chef du Château Frontenac, Jean Soulard, un repas qui pourrait illustrer 400 ans d'alimentation au Québec. En entrée, le saumon à l'amérindienne, avec plein d'herbes. Puis la soupe à la courge, au maïs et au

miel, inspirée des produits que consommaient les premiers colons. Suit le *chicken pie* anglais, soit le pâté au poulet, qui se répand après la Conquête britannique. Et ainsi de suite.

Autour de la table réunissant des historiens, dont Jean Provencher, et des agriculteurs, le repas est évidemment prétexte à tracer un portrait de l'évolution de l'alimentation, depuis les Amérindiens jusqu'à l'Expo 67.

On remarque que les changements politiques entraînent des changements dans l'alimentation. Les Français, par exemple, n'avaient pas la dent très sucrée. Ce sont les Anglais qui ont introduit les desserts; ainsi, le fameux pudding chômeur est d'inspiration anglaise.

Une grande question: manger-t-on mieux aujourd'hui? Jean Leblond, agriculteur dans Charlevoix et promoteur du mouvement *Slow Food*, soutient qu'on mange mieux de nos jours qu'il y a 60 ans... mais probablement moins bien qu'il y a 400 ans. Pourquoi? À l'époque, on ne parlait pas de nourriture bio, puisque tout était bio, fait-il remarquer.

Le sujet est tellement riche qu'on souhaiterait un documentaire plus long, ou même une série documentaire qui puisse expliquer encore mieux l'histoire de nos traditions culinaires.

Le Devoir

■ Grands reportages/68, RDI, lundi 5 et mardi 6 mai, 20h.

■ La Semaine verte/400 ans d'alimentation en Nouvelle-France, Radio-Canada, dimanche 4 mai, 12h30.



SOURCE MANIF D'ART

Vue partielle d'une installation de Murphy à la Centrale.

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI SAISON 2008-2009

40 ANS, TOUJOURS D'AUJOURD'HUI WAJDI ASSOIFFÉS

SEULS MOUAWAD

RENÉ DANIEL PUR CHAOS

DUBOIS BOB MARCELLE DUBOIS DU DESIR

SUZANNE

ANKY OU LA FUITE / HÔTEL PACIFIQUE MYNAME IS JEAN-PAUL

OPÉRA DU DÉSORDRE FANNY BRUIT DES OS QUI CRAQUENT

CHRISTIAN LAPOINTE COLLAGE DE TEXTES DE JEAN-PAUL DAoust

NORMAND PROVINCETOWN PLAYHOUSE OMERLO

CHAURETTE JULIET 1919, J'AVAIS 19 ANS

LE PSYCHOMATON ANNE-MARIE

OLIVIER

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI SAISON 2008-2009

40 ANS, TOUJOURS D'AUJOURD'HUI WAJDI ASSOIFFÉS

SEULS MOUAWAD

RENÉ DANIEL PUR CHAOS

DUBOIS BOB MARCELLE DUBOIS DU DESIR

SUZANNE

ANKY OU LA FUITE / HÔTEL PACIFIQUE MYNAME IS JEAN-PAUL

OPÉRA DU DÉSORDRE FANNY BRUIT DES OS QUI CRAQUENT

CHRISTIAN LAPOINTE COLLAGE DE TEXTES DE JEAN-PAUL DAoust

NORMAND PROVINCETOWN PLAYHOUSE OMERLO

CHAURETTE JULIET 1919, J'AVAIS 19 ANS

LE PSYCHOMATON ANNE-MARIE

OLIVIER

ABONNEZ-VOUS!

WWW.THEATREDAUJOURD'HUI.QC.CA

FESTIVAL TRANSMÉRIQUES danse théâtre

22 MAI AU 5 JUIN 2008

PLUS DE 22 SPECTACLES TONIFIANTS ET AUDACIEUX DONT...



PREMIÈRE MONDIALE

IS YOU ME

Par B.I.eux - MONTRÉAL

23>24>25>26 mai Usine C

Deux monstres sacrés de la danse contemporaine, Benoit Lachambre et Louise Lecavalier, enfin réunis sur la même scène dans un duo incendiaire créé avec la complicité du plasticien Laurent Goldring. Rencontre au sommet!



PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE

IWANOW

Volkstheater am Rosa-Luxemburg-Platz - BERLIN

1>2 juin Monument-National / Salle Ludger-Duvernay

L'incorrigible Volkstheater est de retour avec une mise en scène époustouflante de l'œuvre de Tchekhov signée par Dimiter Gotscheff. Douze acteurs se livrent avec jubilation à l'exercice du comique cruel. Événementiel!



PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE

ORPHÉE ET EURYDICE

Cie Marie Chouinard - MONTRÉAL

2>3>4>5 juin Place des Arts / Théâtre Maisonneuve

La nouvelle chorégraphie de Marie Chouinard est une œuvre puissante, habitée de vagues d'humour. Dix interprètes à l'engagement total exécutent une danse infernale. Un spectacle déjà sacré incontournable!



PREMIÈRE NORD-AMÉRICAINE

SEAGULL-PLAY (LA MOUETTE)

Enrique Diaz - RIO DE JANEIRO

28>29>30>31 mai Usine C

Le metteur en scène Enrique Diaz et ses comparses opèrent une dissection en règle du classique de Tchekhov. Oubliez les forêts de bouleaux, les robes blanches et les ombrelles, cette Mouette délestée de toute sentimentalité est d'une insolente liberté.

ET BEAUCOUP PLUS ENCORE : www.fta.qc.ca 514 844.3822 / 1.866.984.3822

514 790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

PROJECTIONS À LA CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE DÉBUT 7 MAI À 18H: FILMS SUR RAIMUND HOGHE

Burlesque

OMNIBUS Du 29 avril au 24 mai 2008 à 20 heures

Le corps et l'écriture



De et avec Francine Alepin, Jean Asselin, Catherine Asselin-Bou langer, Réal Bossé, Guillemina Kerwin, Bryan Morneau, Sylvie Moreau et François Papineau // Maîtrise d'œuvre Jean Asselin // Accessoires et scénographie Jasmine Catudal // Lumières Mathieu Marci

Billetterie 514.521.4191 Tarifs régulier 28 \$ Étudiant 18 \$

1945 rue Fullum, Montréal // Frontenac // www.mimeomnibus.qc.ca

Passports-Théâtre Libre Saison 2008-2009 En vente dès le 12 mai 2008

Québec Montréal LE DEVOIR

CULTURE

Festival Petits bonheurs

Bébés d'abord!

Pierre Larivière parle de la maturité de son festival et de ce qu'il appelle «la nouvelle manière...»

MICHEL BÉLAIR

C'est hier soir que débutait officiellement la quatrième édition (déjà) de Petits bonheurs, «le rendez-vous culturel des tout-petits». Jusqu'au 11 mai, on présentera là — surtout dans Hochelaga-Maisonneuve mais de plus en plus dans un réseau de quartiers et de salles à travers toute la ville de Montréal — plus d'une vingtaine de spectacles (24 en fait) pour les tout-petits, certains destinés aux poupons de dix et même de six mois!

Dans le bon sens

Si on vous parle autant de Petits bonheurs depuis sa création en 2005, c'est évidemment parce que c'est un des seuls lieux ici qui se consacrent de façon spécifique à la diffusion du «théâtre pour bébés». Le festival cible les 0-6, comme on dit dans le jargon, et se situe dans la mouvance de Méli'môme, son partenaire que vous connaissez bien puisque nous vous parlons souvent de ce qui se passe dans ce festival consacré aussi à la petite enfance et aux propositions artistiques destinées aux nourrissons. Petits bonheurs a tout, en fait, pour flatter dans le bon sens un préjugé favorable...

Mais c'est aussi à cause des choix artistiques et politiques du festival et de son directeur, Pierre Larivière, que nous y revenons chaque année. Petits bonheurs,

c'est une équipe, bien sûr, et toute une armée de bénévoles et de gens dévoués qui veulent d'abord rendre la culture disponible aux moins favorisés d'entre tous. Mais la réussite du festival tient d'abord à l'énergie et à la détermination de cet homme.

C'est que Pierre Larivière est animé par un rêve, le même toujours, depuis que je le connais: apporter la culture à ceux qui y ont moins accès. Il aime parler des moyens concrets qu'il a trouvés, lui, pour y arriver, mais aussi de tout ce qui pourrait prendre forme si tout le monde poussait dans le même sens... Nous avons abordé tout cela (et bien d'autres choses encore), dans le désordre bien sûr. C'était en début de semaine, en plein cœur du quartier Maisonneuve, dans un resto bordant la place Valois, près de l'emprise de l'ancien chemin de fer qui traversait la rue Ontario...

Il souligne d'abord la maturité du festival en faisant référence à la qualité et à la diversité des spectacles de cette quatrième édition. Il raconte sa fierté d'avoir mis sur pied une programmation «solide, bien équilibrée», qui ressemble à ce qu'il voudrait voir le festival offrir chaque année.

«Il y a des «classiques» d'ici pour les tranches d'âge auxquelles nos compagnies ont l'habitude de s'adresser, comme Le Porteur, Petit monstre ou encore L'Homme Cho-

pin et le petit tas de bois. Il y a beaucoup de spectacles pour bébés aussi qui proposent des approches d'une qualité exceptionnelle. Notre partenariat avec Méli'môme, toujours aussi important, qui nous amène au fond trois spectacles... Le stage OFQJ qui se poursuit avec Ève Lévis cette année... et même déjà le travail d'une stagiaire de l'an dernier. Les formations professionnelles que nous offrons avec la Maison Théâtre. Ce lieu de rencontres que le festival essaie de devenir un peu plus chaque année. Et il y a ce lien également avec tout le milieu qui s'affermi, toutes ces nouvelles complexités qui s'ajoutent chaque année et qui débouchent, plus que sur un nouveau réseau, sur une nouvelle manière de travailler visant prioritairement à donner accès au plus grand nombre à ce qui se fait de mieux. Tout cela va dans le bon sens!»

Entre mailleurs

Des 24 spectacles et des dizaines d'ateliers, de conférences et de rencontres professionnelles qui vont occuper tout le quartier au cours des prochains jours (sans parler encore du réseau déjà mis sur pied par Larivière dans certains autres quartiers de la ville), sept nous viennent de l'étranger et presque tous ceux-là s'adressent aux bébés, carrément.

Archipel, avec le grand Laurent Dupont, aux tout-petits dès dix mois (il reste encore quelques places à la Maison de la culture Montréal-Nord, lundi). Les deux spectacles de la Compagnie Porteur (A l'eau de rose et Gong, pour lesquels il n'y a presque plus de billets), aux nourrissons dès six mois, tout comme Eau douce de la Compagnie Éclats (dont le Cousu main pour les grands de 18 mois est complet). Les spectacles pour bébés, c'est malheureux mais pas vraiment, sont toujours présentés dans des petites jagues, on le comprend, et les salles de 50 ou 60 places se remplissent facilement... ce qui est encore le cas cette année.

C'est donc dire qu'en trois ans et même moins, Petits bonheurs aura fait la preuve de l'intérêt de tout le monde pour le «théâtre pour bébés» puisque le festival doit refuser chaque année de plus en plus de spectateurs... ce qui a amené Pierre Larivière, un hom-



SOURCE PETITS BONHEURS

Une scène de la pièce Eau douce, de la compagnie française Éclats, qui s'adresse aux petits de six mois à cinq ans.

me pratique, à essayer de faire en sorte de rendre les spectacles du festival encore plus disponibles au plus grand nombre.

«Ce qui compte, c'est que le plus d'enfants possible aient accès à des spectacles de qualité, à des productions qui cherchent à faire plus qu'à les divertir. Vous et moi savons à quel point ce qui se passe dans un spectacle pour bébés qui fonctionne est majeur puisque nous en avons vu plusieurs. C'est important de donner la chance aux tout-petits de vivre des moments aussi importants et d'aborder le monde par la culture; ça ne peut avoir que des implications positives et créatives. C'est dans ce but précis que le prix des billets est toujours autour de 5 \$ et que l'on peut même «discuter» avec ceux qui ne peuvent pas investir autant.»

C'est pour la même raison aussi que Larivière «étend» Petits bonheurs depuis deux ans déjà en si-

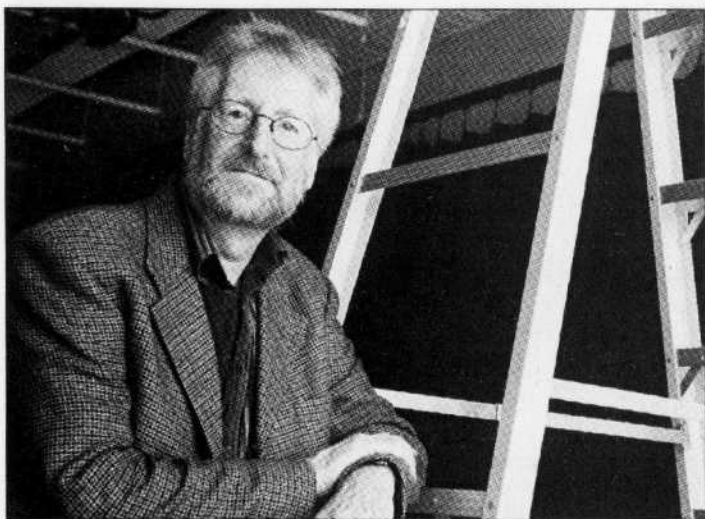
gnant des accords avec des salles situées dans des quartiers moins favorisés toujours; cette année, on le sait, les secteurs Parc-Extension et Notre-Dame-de-Grâce ont contribué à l'accroissement du «parc de salles» du festival après la Maison de la culture de Montréal-Nord et la salle Marie-Uguay l'an dernier. Et ce n'est pas fini: il faut voir ses yeux s'allumer lorsqu'il parle du «paradis» qu'est Parc-Extension pour le développement du «théâtre pour bébés». Ou encore quand il fait allusion à la couronne de Montréal... Larivière est un marié, un mailleur, un tisseur de complexités comme son homologue à Méli'môme, le rougeaud Joël Simon, lui-même le mailleur des mailleurs.

Dans le cahier spécial préparé l'an dernier par Le Devoir sur les festivals respectifs des deux hommes, on leur avait demandé

comment ils voyaient tous deux l'avenir du partenariat liant les deux événements: leur réponse avait été étonnante. Chacun, dans son propre style et à travers les contraintes bien précises imposées par «la machine» dans laquelle il travaille, avait trouvé le moyen de dire la même chose. D'insister sur le devoir collectif qu'est l'accès à la culture pour tous et surtout pour les moins favorisés. Sur la culture comme moyen de mieux toucher, de mieux saisir et de mieux appréhender le monde. Joël Simon parlait d'ouvrir Méli'môme vers les anciens pays de l'Est et Pierre Larivière, de pousser jusqu'au Mexique et même en Amérique du Sud le «parc de salles» de Petits bonheurs.

Qui sait où s'arrêteront ces deux là...

Le Devoir



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le directeur de Petits Bonheurs, Pierre Larivière, est animé par un rêve: apporter la culture à ceux qui y ont moins accès.

ABRAHAM
Lincoln
va au théâtre

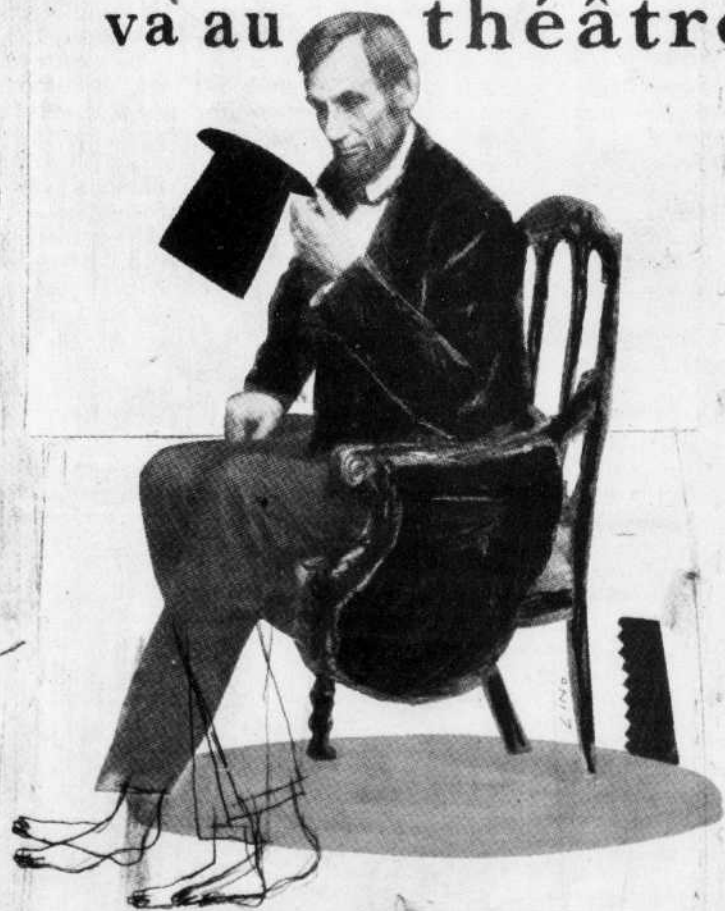


Illustration: Lisa Braghina, Épicentre

THÉÂTRE
PAP

TEXTE DE LARRY TREMBLAY + MISE EN SCÈNE DE CLAUDE POISSANT
AVEC PATRICE DUBOIS, MAXIM GAUDETTE, BENOÎT GOUIN AINSI QUE ÉTIENNE COUSINEAU, GUILLAUME CYR & SASHA SAMAR

Collaborateurs Jean Bard, Nicolas Basque, Alexandre Brunet, Alexis Bürger, Stéphanie Capistran-Lalonde, Florence Cornet, Martin Labrecque, Catherine La Frenière, Caroline Laurin-Beaucage, Marc Sénécal & Rachel Tremblay

DU 22 AVRIL AU 17 MAI 2008 présenté à ESPACE GO 4890, boul. Saint-Laurent MONTRÉAL
Billets 514-845-4890 + WWW.ADMISSION.COM 514-790-1245 + www.theatrepap.com

Conseil des arts
et des lettres
QuébecConseil des arts
du CanadaCONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

ÉPICENTRE

THÉÂTRE FRANÇAIS 20082009

WAJDI MOUAWAD DIRECTION ARTISTIQUE

nac-cna.ca/ff

Nous sommes en guerre

MANIFESTE!

Gary Boudreault
24 - 27 septembre 2008

SEULS

Wajdi Mouawad
14 - 18 octobre 2008PETIT MONSTRE 3 à 8 ans
Jasmine Dubé / Claude Poissant
18 - 19 octobre 2008

OH LES BEAUX JOURS

Samuel Beckett / André Brassard
29 octobre - 1^{er} novembre 2008

AU MOMENT DE SA DISPARITION

Jean-Frédéric Messier / Benoît Vermeulen
7 - 8 novembre 2008LÉTTRES D'AMOUR DE 0 À 10 8 ans et +
Susie Morgenstern / Christian Duchange
15 - 16 novembre 2008

CYRANO DE BERGERAC

Edmond Rostand / Marie Gignac
9 - 13 décembre 2008

KRUM

Hanokh Levin / Krzysztof Warlikowski
27 - 31 janvier 2009

GARDE-ROBE 3 à 7 ans

Joël da Silva
28 février - 1^{er} mars 2009

JE VOUDRAIS ME DÉPOSER LA TÊTE

Jonathan Harnois / Claude Poissant
4 - 7 mars 2009

LE DRAGON BLEU

Robert Lepage, Marie Michaud
10 - 14 mars 2009

LE PORTEUR 6 ans et +

Richard Lacroix, André Laliberté, Richard Morin
28 - 29 mars 2009

L'INVISIBLE

Marie Brassard
15 - 18 avril 2009

UNE HISTOIRE POUR ÉDOUARD 7 ans et +

Lise Vaillancourt / Héliène Blanchard
25 - 26 avril 2009

BAOBAB 3 à 8 ans

Héliène Ducharme
23 - 24 mai 2009LE SOLEIL NI LA MORT NE PEUVENT
SE REGARDER EN FACEWajdi Mouawad / Dominique Pitoiset
26 - 30 mai 2009CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTREAbonnements
1-866-850-ARTS



THÉÂTRE

DANSE

Tisser des liens

FRÉDÉRIQUE DOYON

L'univers du conte a une longue histoire d'amour avec la danse. Le ballet s'est longtemps abreuvé à sa source. La chorégraphe québécoise Hélène Langevin, de la compagnie Bouge de la, dédiée au jeune public, tente à son tour le mariage des genres avec *Vieux Thomas et la petite fée*.

Le spectacle, entre danse et jeu théâtral (plus corporel que verbal), s'inspire de l'album jeunesse du même titre de l'auteur Dominique Demers. Un vieux marin grincheux (Guillaume Chouinard) reprend goût à la vie après avoir trouvé une petite fille-fée (Ève Boissonnault) blessée sur la plage. Il mourra, repris par la mer, en la sauvant des crocs d'un vilain chien-loup, tandis qu'elle poursuivra sa route magique, portée par les flots.

La pièce, lancée la semaine dernière à la Maison de la culture de Montréal-Nord, où la compagnie profite d'une résidence, est présentée dans le cadre du Festival Petits bonheurs ces jours-ci.

Des eaux moins riches...

«Dominique Demers travaille beaucoup avec les archétypes», explique Hélène Langevin, tombée sous le charme de cette histoire, de la profusion d'émotions suscitées par une économie de mots. Un terrain fertile pour y enraciner l'abstraction de sa danse.

La chorégraphe a le don d'inventer des histoires poétiques, voire fantastiques, à partir des réalités quotidiennes que vivent les enfants. En 2006, elle créait *Chutt!* à partir de la peur du noir qui hante les petits au moment du coucher. Tout un univers onirique et drôle de créatures de la nuit en découlaient. Comme les 5 doigts de la main explorait les cinq sens.

Cette fois-ci, elle réussit encore à faire de la danse un objet poétique totalement lisible par les enfants. Devant l'image projetée de la mer déferlant sur la plage, trois danseurs en prolongent le mouvement, roulant au sol, à l'instar des vagues (Audrey Bergeron, Caroline Laurin-Beaucage et Jean-François Légaré).

Toutefois — est-ce la préexistence du récit qui fait en sorte qu'on a moins signifié le contenu? —, on nage dans des eaux moins riches et plus mièvres que d'habitude. La fée ressemble à une princesse-bonbon de Walt Disney, et sa relation avec Thomas reste en surface, au point où on aurait presque eu envie d'entendre du texte.

«Je ne suis pas une fille de texte et de théâtre; pour moi, le défi est d'arriver à exprimer toutes ces émotions avec le langage corporel», se défend-elle. Et le défi est relevé, notamment dans une scène habile qui déconstruit le ballet, où le vieux aide la petite à tenir sur ses chaussons, telle une sirène qui voudrait apprendre à danser avant de marcher. En retour, elle lui apprend la joie de vivre. Mais cet échange et les jeux dans la mer qui en découlent s'étirent en longueur.

Reste que les enfants de l'assistance sont sur le qui-vive, surtout quand surgit le chien-loup, et décochent tout... Au fil des productions, la chorégraphe a certes été sensibilisée à la psychologie enfantine. «Les enfants anticipent la violence, ils l'attendent tout en en ayant peur», dit-elle.

La créatrice estime avoir trouvé un riche filon dans le travail d'adaptation d'un conte.

«J'ai adoré avoir un fil conducteur parce qu'en danse, et surtout en jeune public, la chorégraphie, le contexte, les personnages, le lieu, ça vient en explorant des idées chorégraphiques et ça prend beaucoup de temps pour tisser les liens entre le contenu et le contenant, trouver la forme du spectacle. Le fait d'avoir une partition m'a amenée à centrer beaucoup plus mon propos, à faire une recherche sur des éléments comme l'eau [qui ne faisait pas partie du récit de Dominique Demers], comment l'amener.»

Elle a aussi très judicieusement transposé les scènes qui se déroulent dans la cabane de Thomas en ombres chinoises. La technique qu'elle a développée dans *Chutt!*, et qui se peaufine, délimite les scènes extérieures de intérieures et contribue à la magie du conte, par des jeux de perspectives.

Le Devoir

VIEUX THOMAS ET LA PETITE FÉE

De la compagnie Bouge de la
Dans le cadre du Festival Petits bonheurs

- Le 3 mai à la Maison culturelle et communautaire de Montréal-Nord, à 14h
- Le 4 mai au théâtre Outremont, à 16h
- Le 8 mai à la Maison de la culture Maisonnette, à 10h et à 13h30
- Le 11 mai à la salle Albert-Dumouchel (Sallaberry-de-Valleyfield), à 14h
- Le 17 mai à la Tohu, à 13h30 et à 15h30



Vieux Thomas et la petite fée

ROLLINE LAPOINTE



La boîte à musique baptisée International Dance Party

SOURCE ELEKTRA

Machine à fêter

Entre performances et installations, le Festival Elektra explore la relation son-image

FRÉDÉRIQUE DOYON

C'est la machine festive par excellence, et elle sera inaugurée au Festival Elektra qui s'ouvre mercredi à Montréal.

La boîte à musique baptisée *International Dance Party* s'active au rythme des humeurs dansantes du public. Plus les déhanchements et les expressions de plaisir se manifestent, plus les effets se complexifient.

Le Montréalais Adad Hannah a eu cette idée à la fois saugrenue et génialement ludique, l'envers du *disco mobile*, puisque l'*Homo festivus* est le véritable héros plutôt que d'être à la solde d'un (mauvais) DJ. Sa rencontre avec l'artiste allemand Nicolas Roy lui a permis de réaliser concrètement ce concept fou.

La boîte ressemble à un *juke box* sur roulettes. Il suffit de l'installer dans un endroit stratégique et de la brancher.

«Aussitôt que quelqu'un passe par là, elle s'active», explique Adad Hannah, formé en beaux-arts à l'université Concordia. Elle perçoit le mouvement par radar et envoie le message [traduit en 22 langues] «dansez pour lancer la fête.»

Musique, boule disco, lumière giratoire et machine à fumée s'additionnent au fur et à mesure que la foule s'échauffe. La machine compte quelque 10 morceaux de musique techno *euro-trash* qui disposent de six pistes chacun pour se mettre en forme.

L'ironie guette, tant dans la lecture du rapport humain-machine que dans la relation entre danse et musique. «C'est une façon de renverser l'interaction habituelle: la danse déclenche la musique plutôt que l'inverse.»

Le retour de FEED

L'attirail installatif insolite d'Elektra ne s'arrête pas là. Il y

aura aussi *Walking City*, des robes pneumatiques interactives signées Ying Gao, artiste associée à Hexagram, la chaise robotique de Max Dean, Raffaello D'Andrea et Matt Donovan, qui se disloque et se reconstruit, et *Signe*, une matrice de turbulence sonore à 64 canaux et 3200 watts de puissance.

Outre le volet installations, Elektra propose aussi des performances qui marient l'image et le son. «On recherche des œuvres expérimentales, où les deux médiums sont aussi forts l'un que l'autre», résume Alain Thibault, manitou de l'événement qui en est à sa neuvième mouture. Ce qui nous intéresse beaucoup, c'est le développement de toutes sortes de systèmes ou d'œuvres de type immersif.»

D'où la reprise du très court *FEED* de l'artiste autrichien Kurt Hentschläger, expérience sensorielle intense devenue en quelque sorte le porte-étendard d'Elektra après sa présentation montréalaise l'an dernier et son passage à Québec dans le cadre du Mois Multi.

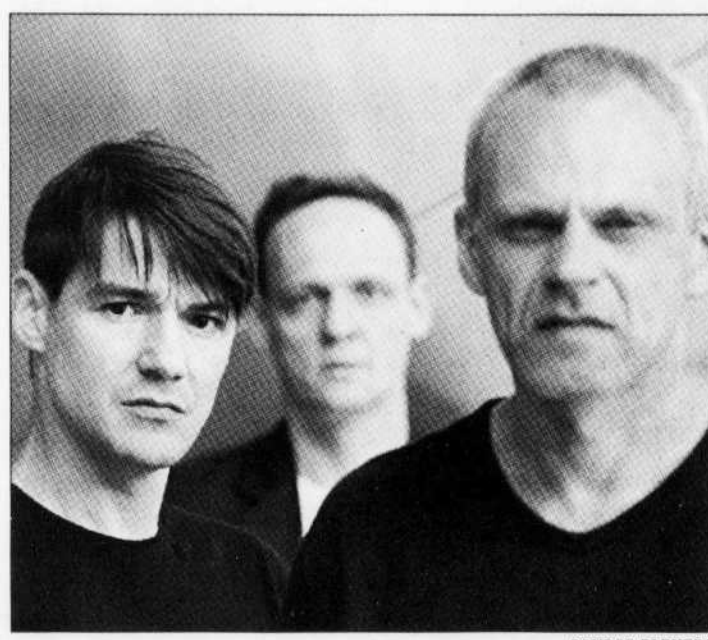
«C'est l'ultime expérience immersive; on y voit des choses qu'on n'aurait jamais soupçonné qu'elles existent», juge le directeur. À Montréal, on est très avide de ce type d'expérience.»

Optofonica et Raster-Noton

Elektra commence avec Optofonica, collectif européen qui offrira une prestation tentaculaire.

«Optofonica s'intéresse surtout à la synesthésie», dit Alain Thibault. Mais encore? «Ils associent des couleurs à des sons. En général, ça donne des œuvres très graphiques, plutôt de type non narratif, assez abstraites.»

Leur présence se décline en deux soirées de performances dont le point de départ est une capsule d'écoute en *surround sound*



Le groupe Signal

SOURCE ELEKTRA

5.1 avec vidéo. La soirée d'ouverture du 7 mai réunit trois productions d'artistes différents: la performance expérimentale quadriphonique *PV 868*, le cinéma en direct *Mortals Electrics* et les objets sonores quasi organiques *Untitled Sound Objects*. Le lendemain, une dernière performance audiovisuelle signée Optofonica sera suivie de la projection des vidéos commandées par le commissaire Maurizio Martinucci à plusieurs artistes internationaux.

Autre clou de l'événement, le retour de l'étiquette allemande Raster-Noton, qui offrira une suite de cinq performances, dont trois en première nord-américaine. Les fondateurs Olaf Bender et Carsten Nicolai proposeront notamment leurs plus récentes créations et livreront *Signal* avec Frank Bretschneider.

Elektra donne aussi plus d'ampleur à la seconde mouture de son Marché international de l'art numérique en accueillant une trentaine de producteurs venus d'Australie, du Japon, des États-Unis, du Brésil en plus de l'Europe. Une quinzaine d'artistes canadiens y présenteront leur travail.

«Ça n'existe pas ailleurs au Canada», dit le directeur. On avait besoin de ça. C'est important qu'on se connaisse [entre producteurs], qu'on arrive à créer un réseau international et qu'on acquière une certaine visibilité.»

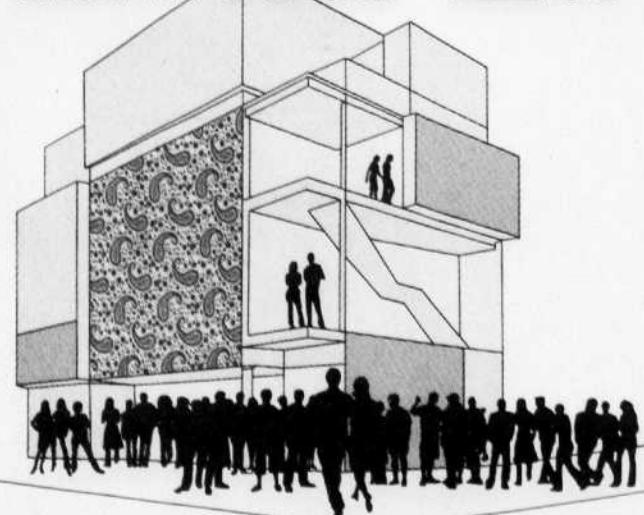
Une nécessité pour l'art numérique, cadette des disciplines artistiques, en plein essor.

Le Devoir

■ Festival Elektra, du 7 au 11 mai. www.elektrafestival.ca

VIVRE LE QUAT'SOUS

08
09



SOYEZ AUX PREMIÈRES LOGES DE LA CRÉATION.

Abonnez-vous dès maintenant.

1 billet gratuit à l'achat d'un abonnement avant le 30 juin

Théâtre de Quat'Sous 3428, St-Denis, Montréal
(Localisation temporaire des bureaux administratifs et de la billetterie jusqu'à l'automne 2008.)

514 845-7277
www.quatsous.com



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC présente la pièce

Monsieur Malaussène au théâtre

À l'Auditorium de la Grande Bibliothèque le dimanche 4 mai à 15 h

Mise en scène : Marc Béland
Comédien : Vincent Magnat
Musique : Charmaine Leblanc
Production : Théâtre Galiléo

La pièce sera suivie d'un entretien avec son auteur, Daniel Pennac, animé par Marc Béland, et d'un échange avec le public.

Entrée libre dans la limite des 300 places disponibles

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Bibliothèque et Archives nationales
514 873-1100 ou 1 800 363-9028

www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales Québec

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Le Festival de musique de chambre de Montréal attend son public

En quittant le Chalet de la montagne il y a deux ans, le festival a connu une importante perte de fréquentation

CHRISTOPHE HUSS

Le Festival de musique de chambre de Montréal s'est ouvert jeudi, avec un concert d'Anton Kuerti, et se prolongera jusqu'au 24 mai, date d'un marathon Beethoven. Denis Brott, son créateur et animateur, l'annonce d'emblée: «C'est une année charnière.»

Cette année très importante, Denis Brott la voit d'ores et déjà comme «réussie sur le plan de la programmation». Ce qu'il ambitionne à présent, c'est une visibilité accrue et l'adhésion du public.

Si le Festival de musique de chambre est à la croisée des chemins, c'est aussi un peu parce qu'il a eu l'audace, il y a deux ans, de trancher dans le vif, quittant l'étuve du Chalet de la montagne en juin et juillet pour gagner le centre de Montréal en mai. Cette opération majeure a laissé des cicatrices et, en premier lieu, une perte de fréquentation de 40 % la première année. En 2007, la manifestation a retrouvé environ la moitié du public qui lui avait fait défaut et Denis Brott compte bien retrouver le reste des brebis égarées cette année. Il le faut, car les années 2006 et 2007 ont été déficitaires.

Appel aux mélomanes

Il est vrai que le festival, au modeste budget de 600 000 \$, n'a pas été récompensé de son courage en 2006: la rénovation de l'église St. James United, à l'angle de Sainte-Catherine et de De Bleury, n'était pas tout à fait achevée. «C'était presque un chantier», se rappelle Denis Brott. Maintenant, «le fait que nous sommes là est entré dans le subconscient de notre public», pense (ou espère?) le directeur de la manifestation. Cependant, cette image de concerts dans un chantier, et d'entrée dans l'église par une espèce d'abri tempo géant, a sans doute nui au festival.



Le directeur Denis Brott sur le parvis de l'église St. James United

Rien n'est gagné d'avance et, lorsque nous lui avons parlé, Denis Brott était anxieux de voir que son festival s'ouvrait le jour choisi par l'OSM pour le premier des trois concerts de Louis Lortie à Notre-Dame: «Notre public n'est pas extensible. C'est un même bassin de gens intéressés qu'il faut se partager.» Il remarque toutefois — comme Mario Labbé, directeur d'Analekta — qu'à terme la démographie joue en sa faveur: «La musique de chambre, c'est comme la gastronomie et le vin; on l'apprécie un peu plus tard dans sa vie. Comme une population nombreuse arrive dans la soixantaine, avec l'argent et le temps nécessaires, on devrait voir progressivement un élargissement de notre public.»

Ceci posé, Denis Brott rappelle immédiatement qu'il se tourne aussi vers les jeunes, en proposant des billets à dix dollars et en offrant des entrées aux écoles de musique. Il faut simplement espérer que la mayonnaise prendra.

L'objectif 2008 est de 100 000 \$ en revenus de billetterie: «On peut se compter chanceux si ces ressources dépassent 15 % des revenus.» Car tout le reste provient des commanditaires et du gouvernement. Le premier succès de l'année, Denis Brott l'a enregistré auprès du secteur des entreprises et du privé, avec des financements particuliers pour des concerts spécifiques: «Nous avons eu la chance de pouvoir compter sur l'implication d'individus qui sont devenus des commanditaires de soirées, par exemple David Sela, qui nous soutient dans la venue, le 13 mai, de membres du Festival de musique de chambre de Jérusalem, ou M. Velan, qui dirige une entreprise de valves de haute-pression et nous permet de recevoir, le 20 mai, le Trio Janáček.»

Au sujet du déplacement de son festival au mois de mai, Denis Brott ne regrette rien: «Il faut voir la situation en face: à partir du moment où le Festival de jazz prend sa place,

la ville est bloquée — même la circulation est bloquée! On n'entend parler que de ça. On voulait donc organiser notre festival hors de cette période, mais à la fin des diverses saisons musicales, au moment où les artistes sont davantage disponibles.» Des artistes qui font une fleur à Denis Brott en se produisant à son festival à un prix d'ami.

Rendez-vous

L'édition 2008, comme les précédentes, mélange un peu les genres en programmant, les vendredis, des concerts de jazz. Raneé Lee chantera le 9 mai, Oliver Jones rendra hommage à Oscar Peterson le 16 et Florence K. proposera une soirée de blues le 23.

À l'intérieur des concerts classiques, comme à son habitude, Denis Brott n'hésite pas à varier les configurations. Symbole de cette pratique, la soirée autour des *Variations Goldberg*, avec l'admirable transcription pour trio en première

partie et une interprétation au piano, par le Néerlandais Ivo Janssen, en seconde. Ce sera également le cas ce soir, avec un concert pour le 40^e anniversaire de Québec par des membres des Violons du Roy, où se succéderont un quintette de Beethoven, un sextuor de Strauss et un octuor de Max Bruch.

Autre présence intéressante, mercredi, celle du pianiste Gary Graffman. Le presque octogénaire jouera des œuvres pour la main gauche, lui qui, comme son collègue et ami Leon Fleisher, souffre depuis 1979 d'une dystonie musculaire à la main droite. Graffman est devenu depuis un très éminent pédagogue, illustre directeur, pendant onze ans, du Curtis Institute

de Philadelphie. Mais il ne donnera pas de classe de maître à Montréal: «Vous touchez un point sensible, qui me concerne beaucoup en tant que professeur au conservatoire de Montréal, avoue Denis Brott, j'ai essayé de trouver des fonds, mais je n'ai pas réussi. Cela demande un cachet, et comme il n'y a pas de revenus dans le cas de classes de maître, il nous faut une commande.» Le plus célèbre pédagogue du piano au monde viendra donc à Montréal sans voir un élève!

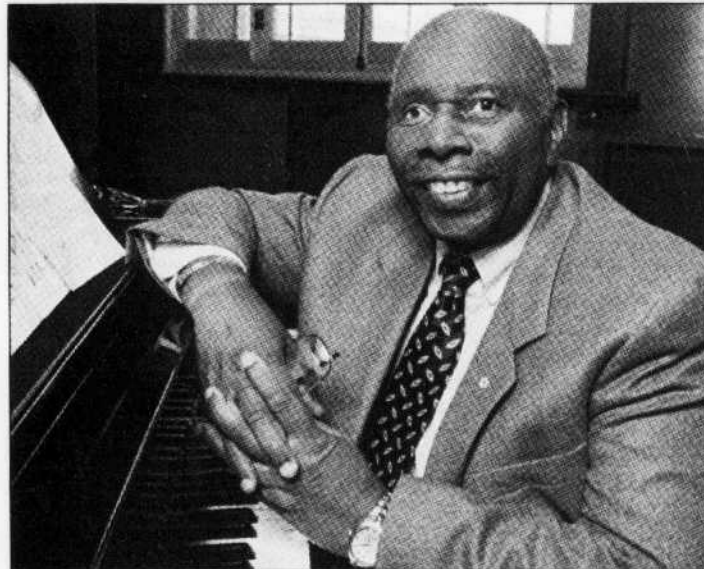
Parmi les autres grands rendez-vous de l'édition 2008, on citera le retour de l'éblouissante violoniste Rachel Barton Pine dans un programme *De Mozart à Metallica*, le 22 mai, et le Marathon Beethoven, qui mettra un point final à la manifestation, le 24 mai entre 18h et minuit.

Il ne manque donc plus qu'une chose, cette chose qui obsède Denis Brott: «augmenter l'assistance aux concerts.» L'analyse est limpide: «Le festival doit prouver qu'il fait partie de l'économie montréalaise et qu'il répond à un besoin. Le baromètre de ce besoin, c'est l'intérêt du public; car je ne veux pas que cette organisation fonctionne avec un chapeau dans la main.» Aux mélomanes, maintenant, de trancher...

Collaborateur du Devoir

FESTIVAL DE MUSIQUE DE CHAMBRE DE MONTRÉAL

À l'église St. James United.
Du 1^{er} au 24 mai. 514 489-7444 ou www.festivalmontreal.org



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le 16 mai, Oliver Jones rendra hommage à Oscar Peterson.



ARCHIVES LE DEVOIR

Le 22 mai, l'éblouissante violoniste Rachel Barton Pine offrira le programme *De Mozart à Metallica*.

SAISON 2008 2009

DANSE

DANSE

13, 14, 15 NOV. 2008

Au programme

KYLÁN LE GRAND
Splendide hommage à Jiří Kylián orchestré par Anik Bissonnette et Mario Radačovský et exécuté par des danseurs du Nederlands Dance Theatre et du Ballet du Théâtre National de Slovaquie.

JULIETTE BINOCHÉ • ANIKH KAPOOR
Un duo réunissant l'actrice de renommée internationale et le chorégraphe britannique de l'heure: un des spectacles les plus attendus de la saison!

ABONNEZ-VOUS!

Place des Arts
514 842.2112 | 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca

Meilleurs sièges disponibles pour l'abonnement jusqu'au 31 mai — 3 séries — Economisez jusqu'à 33%.

Commandez gratuitement votre brochure
DANSE DANSE.NET
Renseignements supplémentaires et extraits vidéo

www.tangents.qc.ca

8 mai à 19h30 soirée bénéfice
9, 10 mai à 19h30, 11 mai 2008 à 16h

Connection
Chorégraphie de Jung-Ah Chung

L'heure bleue
Chorégraphie de Genevieve La

Billetterie: 514 525 1500

ENFIN DE RETOUR À MONTRÉAL

LE MYSTÈRE DES VOIX BULGARES...

«La beauté de la perfection, la perfection de la beauté»

VENDREDI 9 MAI – 20H
Église St-Jean-Baptiste
rue Rachel coin Henri-Julien

Billets : 33,67 \$ (places non-assignés, taxes et frais de services en sus)
Disponibles dans le réseau Ticketpro :

www.traquenart.ca

www.ticketpro.ca
514 908-9090
1 866 908-9090

www.themysteryofthebulgarianvoices.com
www.traquenart.ca

CULTURE

JAZZ

EN BREF

En coulisses

Un mois avant le coup d'envoi du Festival de jazz de Montréal se tiendra celui de Burlington. La 25^e édition de cet événement, qui se poursuivra du 30 mai au 8 juin, propose une très belle affiche à des prix vraiment abordables. Allons-y.

Parmi les artistes inscrits au programme, on a retenu ceux du saxophoniste Joshua Redman, qui sera flanqué de Larry Grenadier à la contrebasse et de Greg Hutchinson à la batterie; de la chanteuse et pianiste de blues Marcia Ball, qui vient de publier l'hilarant *Peace, Love & BBQ* sur étiquette Alligator; de l'immense Ornette Coleman, remis d'un malaise cardiaque; de l'icône de la contrebasse Tim Berne; et, surtout, du...

... trio que forment trois messieurs qui sont grands pour n'avoir jamais cessé de prendre des risques, pour aller toujours de l'avant, pour avoir cultivé avec constance l'originalité. Il s'agit du saxophone alto Oliver Lake, du contrebassiste Reggie Workman et du batteur Andrew Cyrille.

Pour avoir la liste complète des artistes invités, il suffit de jeter un coup d'œil sur le site du festival, soit discoverjazz.com, ou d'appeler au 1 802 863-5966. P.S.: les billets varient entre 20 \$ et 39 \$.

Du 3 au 13 juillet, le BluesFest d'Ottawa propose un programme incroyable, très riche. Qu'on y songe: Dr John, Cassandra Wilson, Keb' Mo', Taj Mahal, Anson Funderburk et The Rockets, Guy Davis, Sonny Landreth, Guitars Shorty, Allen Toussaint, Lucinda Williams, Johnny Winter, James Blood Ulmer, Betty Lavette, Michael Jerome Browne et beaucoup d'autres.

Qui plus est, mais hors du blues, les architectes de la programmation ont invité James Taylor, Caexico, Joan Armatrading, Wyclef Jean, Brian Wilson et surtout, surtout, surtout, le plus brillant *British* de la génération Beatles-Stones-Who, le plus suave, le plus pertinent, le plus drôle, le plus génial d'entre tous, soit... RAY DAVIES. Monsieur Kinks en personne.

Pour plus d'information, on peut appeler au 613 247-1188 ou au 1 866 258-3748, ou encore visiter leur site: ottawabluesfest.ca.

Serge Truffaut

Blue Note à petits prix

SERGE TRUFFAUT

Aujourd'hui, on sera économiste. Plus précisément, économiste. Car entre la déflation des salaires, l'inflation des prix et la conjonction des deux produisant de la stagflation, on a l'obligation d'être à l'affût de la bonne occasion. Et surtout de la communiquer. De quoi s'agit-il? Des rabais sur les productions Blue Note.

Les phénomènes macroéconomiques mis à part, le choix du sujet a été commandé par les bouleversements constatés sur le front de la distribution. Avant le déferlement des nouvelles technologies, les choses étaient simples: on emballait les enregistrements dans des cartons ensuite déposés à la porte des disquaires. Depuis l'avènement des achats en ligne et surtout des albums produits par des musiciens versés en vente directe, mettons que notre boulot, ou plus exactement la mécanique qui lui est inhérente, doit évidemment se mettre au diapason.

Par exemple, ce qui vaut pour les gros vendeurs ne vaut pas pour les petits même s'ils sont grands. On s'explique. Les Diana Krall, Brad Meldhau et autres bénéficient de budgets élevés pour ce qui a trait à la mise en marché. Là, on est même confronté à de l'abattage. On tapisse des portions de mur d'affiches, les postes d'écoute qu'il y a dans certains magasins sont l'objet d'un troc, d'un marchandage, que certaines étiquettes peuvent se payer. Un exemple? Verve peut acheter ce que Tzadick ne peut pas.

Autre chose? Plus que jamais il faut être attentif aux annonces qui parsèment certaines revues de jazz. Ainsi, on vient de constater que Lee Konitz vient d'enregistrer un duo avec le pianiste Walter Lang, que publie une étiquette inconnue: *Prouet Records*. Et alors? Il est peu probable que cette nouveauté se retrouve dans les bacs des disquaires. Au mieux, l'un d'entre eux en commandera deux ou trois copies, guère plus. Ce qui nous ramène au sujet du jour.

Avant toute chose, mentionnons, soulignons que le meilleur rapport qualité-prix des disques Blue Note du jour est situé, si l'on peut dire, chez Archambault. Celui à l'angle des rues Berri et Sainte-Catherine.

À cet endroit, certains albums de ce label réputé pour avoir cultivé la qualité et le risque — signer Thelonious Monk au terme de la Deuxième Guerre mondiale, ce n'était pas évident — se détaillent à 6,99 \$. D'autres à 9,99 \$. C'est mieux que chez HMV. Qui plus est, on trouve que le choix y est en général plus fin, plus pertinent. Remarque, c'est affaire de goût. On peut très bien avoir un avis contraire.

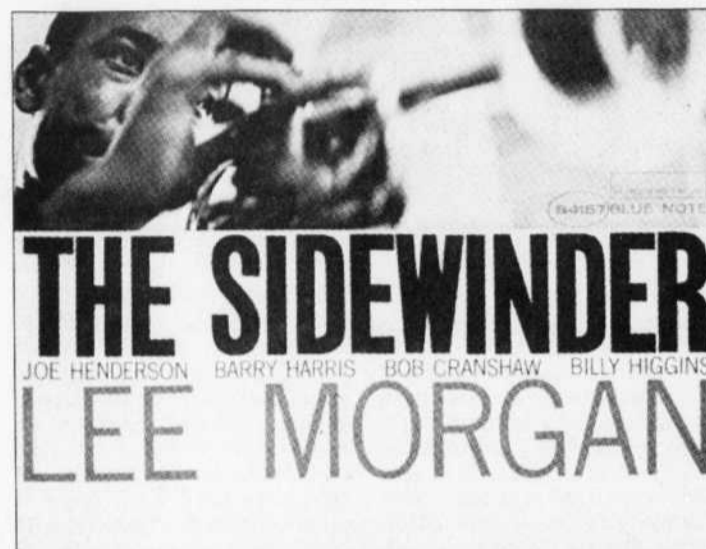
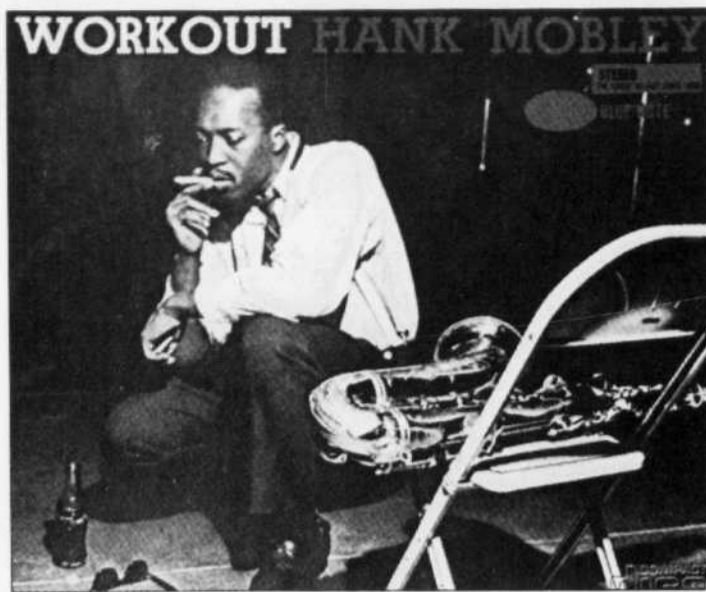
Quelques miracles

À l'instar de Prestige, Riverside et Contemporary, les fondateurs de Blue Note, il s'agit des frères Lion, avait regroupé les champions mi-moyens de la note bleue. Mais l'étiquette se distinguait des autres nommées par son parti pris évident pour la version dite hard du be-bop. Art Blakey, Horace Silver, Dexter Gordon, Jackie McLean, Hank Mobley et quelques autres en étaient les fiers représentants. Allons-y d'ailleurs avec Mobley.

De ce dernier, on suggère avant tout ce *Workout* réalisé en mars 1961 en compagnie d'éclaireurs qui n'avaient jamais froid aux yeux. En clair, Mobley est flanqué ici de musiciens qui poussaient la vedette de la session, voire qui le provoquaient. Quels sont-ils? Grant Green à la guitare, Wynton Kelly au piano, Paul Chambers à la contrebasse et le très regretté Philly Joe Jones à la batterie.

Cel album, on ne se lasse pas de l'écouter, d'en goûter les moindres détails, car outre le fait que Mobley s'était creusé un sillon entre les géniaux donc imposants John Coltrane et Sonny Rollins, il était un sacré compositeur. Il avait un sens de la balance à faire pâlir d'envie Joe Lovano, qui est pourtant un sacré musicien. Toujours est-il que *Workout* vaut pour le jeu fluide de Mobley, pour ses compositions qui captent l'attention dès la première note et pour la rythmique aussi riche que puissante de ses complices.

Du trompettiste Lee Morgan, Blue Note propose une espèce de *Best of* vraiment bien choisi. Mais bon, rien ne vaut ses albums... au complet. Évidemment, tout amateur de jazz a une copie de *The Sidewinder*. Si ce n'est pas le cas, on vous en suggère l'acquisition dans les délais les plus brefs, ne serait-ce que pour



le morceau-titre écrit par le trompettiste aux doigts d'or et au souffle long. Il était accompagné de Joe Henderson au saxophone ténor, de Barry Harris au piano, de Bob Cranshaw à la contrebasse et du fin Billy Higgins à la batterie.

Si jamais vous possédez *The Sidewinder* mais non *The Procrastinator*, alors n'hésitez pas. Cette production tient quelque peu du miracle car aucune note n'est à gommer. Du miracle? Oui, oui, le bonhomme avait dû surmonter les contre-coups provoqués par l'immense succès populaire qu'avait eu *The Sidewinder*. Toujours est-il que cette histoire de procrastination, Morgan l'avait jouée avec, tenez-vous bien, Wayne Shorter au ténor, Herbie Hancock au piano, Ron Carter à la contrebasse, Billy Higgins à la batterie et Bobby Hutcherson au vibraphone.

Lorsqu'on a acheté *The Magnificent Thad Jones*, le frère trompettiste du batteur Elvin et du pianiste Hank, on ne se souvient plus s'il y avait d'autres copies. Mais bon, ça se commande facilement. Si on vous en parle, c'est que c'était la première fois depuis la naissance du compact que l'on voyait cette merveille en version... compact! Autrement dit, cela faisait près de vingt ans que l'on avait la nostalgie du format vinyle. C'est dire. Enfin...

Cela étant, sachez que ce trompettiste très apprécié de Miles Davis avait choisi Barry Harris au piano, Billy Mitchell au ténor, Percy Heath — yes! — à la contrebasse

Mois de l'imprimé et de l'infiltration

Vous les avez peut-être remarqués depuis jeudi, ces carrés noirs dans les pages de votre journal. Ce ne sont ni des erreurs d'impression ni des erreurs du service de la publicité. Ce sont des œuvres d'art. Un art de l'ordre de l'intervention, disons clandestine, pour ne pas dire rebelle, signé Mathieu Beauséjour, qui dénonce la marchandisation de la société. Ce n'est pas parce que le bloc est noir qu'il n'y a rien à y lire. Ce n'est pas la première fois que l'artiste s'immisce ainsi dans l'information, mais cette fois il le fait dans le cadre du Mois de l'art imprimé (en cours jusqu'au 31 mai). Vous ne verrez donc pas cette non-pub sur le Web. Par contre, la vaste programmation de cette biennale de mai s'y trouve (www.artprim.org). Elle comprend quelque 56 activités, dont des expos sur le thème de l'infiltration. Parmi les artistes infiltrants, notons Roadsworth, qui fera une nouvelle apparition dans la rue, dans l'arrondissement de Ville-Marie. — *Le Devoir*

25 ans d'Atelier circulaire

Un enca, silencieux, pour ses 25 ans. L'Atelier circulaire, centre réservé à la gravure et autres impressions, profite du Mois de l'art imprimé pour célébrer son quart de siècle. Intitulé *Le Bruit et le Silence*, l'événement-bénéfice réunit les différentes formes que peut prendre cet art (multiples, livre d'artiste, objet). Bonnie Baxter, Stéphanie Béliveau, Claudia Bernal, René Donais, Libby Hague, David Lafrance et François-Xavier Marange sont parmi les membres de l'Atelier, actuels ou passés, qui présentent leur travail. L'exposition se poursuit jusqu'au 7 juin. L'Atelier circulaire est situé au 5445, avenue de Gaspé. www.atelier-circulaire.qc.ca — *Le Devoir*

Trois fois vingt ans

Trois points vient d'entamer une fastueuse célébration de ses vingt ans, qui s'étalera jusqu'au début de juillet. Fondée en 1988, la galerie, dirigée aujourd'hui par Jocelyne Amont, jadis par Eric Devlin, a défendu son lot d'artistes, jeunes et moins jeunes. C'est ici qu'ont débuté Marc Séguin et Nathalie Grimard, c'est toujours Trois points qui représente Evergreen et Michelle Héon. L'anniversaire sera célébré par trois expos: 20 ans de peinture sera suivie de 20 ans de photographie, puis de 20 ans d'œuvres sur papier. www.galerietroispoints.qc.ca — *Le Devoir*

Rectificatif

Dans le texte «Entre chenille et papillon» de l'édition du 19 avril, un film de Patrick Bernatchez a été désigné comme étant *Empereur*. Or il s'agissait de *Chrysalides*. *Empereur* correspondrait à une autre œuvre, encore inédite, mais qui sera vraisemblablement, si l'on se fie aux réactions de l'artiste et de son galeriste devant la méprise des titres, de l'expo tant attendue du Musée d'art contemporain, *La Triennale québécoise*. *Triennale*, faut-il le rappeler, dont on ne connaît que très peu de choses. — *Le Devoir*

Le Devoir



et Max Roach à la batterie. Bref, Jones nous propose la totale. Bon. On vient de vous proposer un certain nombre de disques choisis à l'enseigne du rapport qualité-prix. On tient à préciser ceci: l'éventail de disques Blue Note que nos chers disquaires ont disposé sur les présentoirs est beaucoup plus large que celui compris dans le présent article. On le répète: la raison du sujet du jour tient dans les petits prix imprimés sur des splendeurs sonores.

Le Devoir

Hydro Québec

les séries Pro Musica 2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SÉRIE TOPAZE
Cinquième Salle, PDA

MANELI PIRZADEH ET DANIEL MORAN
PIANO QUATRE MAINS

Dimanche, 4 mai 2008, 11 h 00

PROGRAMME
Barber, Extrait de *Souvenirs*, op. 28 : III; Pas de deux (arr. Gold et Fitzdale)
Dukas, *L'Apprenti sorcier* : Scherzo d'après une ballade de Goethe
Stravinski, *Pétrouchka*
Liszt, *Rhapsodie hongroise n° 2*, en ut dièse mineur (arr. Richard Kleinmichel)

Billets : 25,00 \$ et 15,00 \$ (étudiants) (taxes et frais en sus)

Renseignements : Tél.: 514-845-0532 Téléc.: 514-845-1500
Courriel : concerts@promusica.qc.ca

NOUVEAU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
JUILLET 2008

La Scena Musicale

La Fondation de la famille Zelter

Place des Arts Québec

(514) 842-2112 1-866-842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

Chambre de Musique Allegra Chamber Music

27^e saison

piano
Dorothy Fieldman Fraiberg
violon
Yukari Cousineau
violon
Alexander Lozowski
alto
Brian Bacon
violoncelle
Katherine Skorczewska
clarinette
Simon Aldrich

Oeuvres de Grieg et Schumann

jeudi 8 mai, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre
www.allegrachambermusic.com

LES VIOLONS DU ROY
DANS DEUX SEMAINES!

HAYDN, ISSERLIS ET LES VIOLONS DU ROY

JEUDI 15 MAI, 20H

SALLE POLLACK, UNIVERSITÉ MCGILL

POUR LA PREMIÈRE FOIS AVEC LES VIOLONS DU ROY, le grand violoncelliste Steven Isserlis interprétera les deux magnifiques concertos pour violoncelle de Joseph Haydn. Fougue et musicalité sont attendues lors de ce dernier rendez-vous de la saison! Également au programme la *Symphonie n° 44* du même compositeur.

Direction : Bernard Labadie



«J'aime la fraîcheur et l'humour de Haydn. Quel fascinant personnage il a du être!»

STEVEN ISSERLIS

LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIE

Articulée
514 844-2172
1 866 844-2172

violonsduroy.com

Partenaires de l'édition et du Mois de l'art imprimé

SSQ Groupe Financier

Québec

La Presse

POMEROL

LE DEVOIR

Arion orchestre baroque

CLAIRE GUIMOND
DIRECTRICE ARTISTIQUE
SAISON 2007-2008

MOZART ET LA CLARINETTE
COMME À CE MOMENT-LÀ!

Frank van den Brink à la clarinette, sous la direction de Jaap ter Linden, et au violoncelle, vous feront vivre la musique de Mozart telle qu'elle était jouée au moment de sa création grâce à la sonorité toute particulière des instruments d'époque que reprennent l'orchestre ARION et ses invités.

Vendredi 9 mai 2008 à 20h
Samedi 10 mai 2008 à 20h et
Dimanche 11 mai 2008 à 14h
À la salle Redpath de l'université McGill
(3461 rue McTavish)

VENEZ VIVRE L'EXPÉRIENCE!
SEULEMENT 3 REPRÉSENTATIONS!

RENSEIGNEMENTS ET BILLETTERIE:
514-355-1825 OU ARION@EARLY-MUSIC.COM

CHAPLAIN DE QUÉBEC

LA PRESSE

POMEROL

13^e ÉDITION

20 h

FESTIVAL MUSIQUE DE CHAMBRE MONTRÉAL
DENIS BROTT : DIRECTEUR ARTISTIQUE

J'adore Québec Samedi, 3 mai
Les Violons du Roy

Mercredi, 7 mai
Magie de la main gauche
Gary Graffman

Les Russes et plus Jeudi, 8 mai
Ignat Solzhenitsyn & Ilya Kaler

"Dark Divas" Vendredi, 9 mai
Ranee Lee

LE DEVOIR

MUSIQUE. DANSE. THÉÂTRE. FILM ET PLUS
DU 1 AU 24 MAI 2008 • MAY 1 TO MAY 24, 2008
ÉGLISE ST-JAMES / ST-JAMES UNITED CHURCH • 463 SAINTE-CATHERINE OUEST/WEST
BILLETS/TICKETS : 514.848.9696 ou 514.489.3444
reservations@festivalmontreal.org • www.festivalmontreal.org

CULTURE

EXPOSITION

Les couleurs du *Gross Paris* d'André Zucca éclaboussent

Troublante expérience de la beauté d'une ville épargnée et de ses habitants, au cœur de l'horreur

LES PARISIENS
SOUS L'OCCUPATION:
PHOTOGRAPHIES
EN COULEURS
D'ANDRÉ ZUCCA

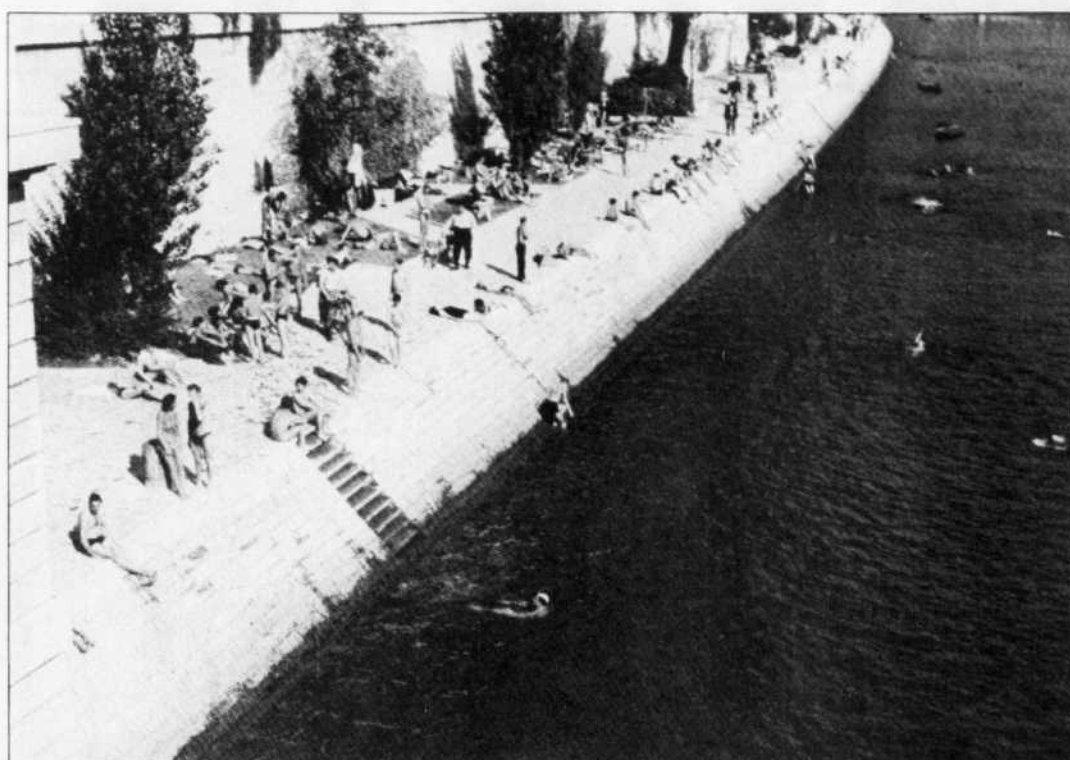
Exposition présentée
à la Bibliothèque historique
de la Ville de Paris
(22, rue Mahler, dans le 4^e)
jusqu'au 1^{er} juillet.

SYLVAIN CORMIER

Paris — Bleu, insolemment bleu, le ciel au-dessus de la place de la Concorde en ce dimanche de 1944. Rouges, goulûment rouges, les lèvres des Parisiennes. Vertes, tout aussi vertes qu'aujourd'hui, les pelouses des Tuileries. Inimaginables couleurs d'une époque noire. Vertige des tons, sarabande de pigments! Qu'elles sont éblouissantes dans leur quadrichromie lithographiée, les affiches de cinéma! Éclaboussantes! Qu'il est beau, ce Paris multicolore! Si beau qu'il semble désirable, se dit-on, malgré soi, à corps défendant. Même le vert-de-gris des uniformes des soldats et officiers allemands ne dépare pas l'impression d'ensemble. Seul le jaune pâle de morceaux de tissu, découpés en étoile, cousus sur un veston, un vieux manteau, détonne. Deux étoiles jaunes sur autant de photos prises dans le Marais, rue des Rosiers. Deux photos sur les 270 de l'exposition *Les Parisiens sous l'occupation: photographies en couleurs d'André Zucca*, qui a lieu précisément dans le Marais, à deux pas de là, tout près du Mémorial de la Shoah, à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

Entre ravissement et malaise

Deux photos orphelines pour signifier que, s'il a bel et bien fait



Paris plage: il a bel et bien fait beau à Paris sous l'Occupation, et les Parisiens et les Parisiennes ont bel et bien profité de ces douces heures pour oublier un peu la guerre.

beau à Paris sous l'Occupation, et que les Parisiens et les Parisiennes ont bel et bien profité de ces douces heures pour oublier un peu la guerre, il y avait en même temps, sous ce même ciel si bleu, ces gens-là. C'est indécemment peu. Pis, c'est volontairement peu: André Zucca n'était pas là pour immortaliser la mort annoncée des Juifs parisiens. Le photographe, qui avait travaillé pour *Paris-Match* et *Life*, et couvert la «drôle de guerre» avec Joseph Kessel pour *Paris-Soir*, était en effet passé chez *Signal*, le bimensuel *Signal*, organe propagandiste nazi publié en autant de langues et d'éditions qu'il y avait de pays occupés

dans l'Europe du III^e Reich. Zucca, muni de sa carte professionnelle et de son Ausweis (permis de circuler), avait les coudees franches et de la pellicule à volonté, y compris de l'Agfacolor. Mot d'ordre de Goebbels, le nabot propagandiste en chef de l'Allemagne nazie: croquer le «gai Paris», et surtout ses p'tites mam'zelles.

Dont acte. Seulement voilà, les photos de Zucca, tout en ne reflétant que les aspects agréables de la vie parisienne d'après l'Armistice de 1940 — pas de files d'attente à l'entrée des boucheries, pas de départs de travailleurs français pour l'Allemagne, encore moins de ruines causées par les bombardements alliés —, témoignent tout de même d'une certaine réalité. Oui, Paris s'occupait sous l'Occupation. Samusait, même. On prenait l'apéro aux Deux Magots, fût-ce entre les tablées d'officiers en goguette, impeccablement mis. On se promenait sur les grands boulevards, on chinait aux puces de Saint-Ouen. Et on allait en masse au cinéma: films allemands, films français de la Continental (sous contrôle allemand), tout était bon pour distraire le Parisien de sa condition d'occupé. De splendides affiches empruntées à la Cinémathèque française ponctuent d'ailleurs le parcours de l'exposition: ici, la Garbo française Mireille Balin dans *Dernier atout*; là, l'exquise Danielle Darrieux dans *Caprices*; la beauté tapisse les murs de la Bibliothèque historique com-

me elle tapissait les murs de Paris. Étrange impression. Entre ravissement et malaise.

Curieusement, ce sont les photos les plus manifestement propagandistes qui semblent de trop: portrait de Pétain dans une vitrine de chaussures pour dames, avenue de l'Opéra, devanture de l'Office de placement pour l'Allemagne, boulevard des Italiens, la couleur ne rend pas ces signes forts de l'Occupation moins parlants. Zucca, s'il aime surtout photographier les gens au naturel dans les rues, ne rate pas une palissade d'affiches dénonçant les dangers du bolchévisme, pas plus qu'il n'évite la quotidienne relève de la garde sur les Champs-Élysées, symbole de la mainmise nazie sur la Ville lumière. Pareillement, la présence d'exemplaires de *Signal*, pas très subtilement placés entre deux verres sur une table de bis-



SOURCE LES PARISIENS SOUS L'OCCUPATION-GALLIMARD

Le jardin du Luxembourg

trot, ressort comme une verrue sur le nez.

On s'étonne en cela de l'émotion que cause depuis quelques semaines l'exposition dans les médias français, et plus encore de la sortie de l'adjoint au maire de Paris, Christophe Girard, qui appelle carrément à l'arrêt de l'événement. Un document, précisant la nature propagandiste des photos, est désormais dis-

tribué à l'entrée: inutile précaution, à mon sens. Les placards qui balisent l'exposition sont explicites. Les photos plus encore. Le regard de Zucca est de toute évidence biaisé, et ne montre rien d'autre que des Parisiens en mode survie, profitant du soleil tout simplement parce qu'il est là. Matière non rationnée.

Collaborateur du Devoir



SOURCE LES PARISIENS SOUS L'OCCUPATION-GALLIMARD

Sur deux photos parmi 270, une étoile jaune détonne.

CONSTANTINOBLE
EL GRITO,
EL SILENCIO
Élans flamenco

Montréal
Vendredi, 16 mai 2008, 20h
SALLE PIERRE-MERCURE
300, de Maisonneuve Est
Billetterie : 514-987-6919 // 514-790-1245

Québec
Jeudi, 15 mai 2008, 20h
PALAIS MONTCALM
995, Place d'Youville, Québec
Billetterie : (418) 641-6040 // 1 (877) 641-6040

Kiya Tabassian, s'étar
Ziya Tabassian, tombak, percussion
Pierre-Yves Martel, viole de gambe, contrebasse
Rosario La Tremendita, chant flamenco (Séville)
José-Luis Rodriguez, guitare flamenco (Séville)
Misirli Ahmet, darbouka (Istanbul)

RioTinto Alcan
PRÉSENTE

Orchestre
Métropolitain
du Grand Montréal
Yannick Nézet-Séguin

CONCERT PRÉSENTÉ PAR
Hydro
Québec

Mahler
Le chant de la nuit
Yannick Nézet-Séguin, CHEF

GUSTAV MAHLER SYMPHONIE N° 7

LE LUNDI 12 MAI À 19 H 30
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE À 18 H 30

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790 1245

LAISSEZ PARLER VOTRE CÔTÉ CLASSIQUE!

RENSEIGNEMENTS : 514.598.0870, POSTE 21
ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

LE DEVOIR

colloque
international

ARTS ET
TERRITOIRES:
VERS UNE
NOUVELLE
ECONOMIE
CULTURELLE ?

Québec, 6 et 7 mai 2008
Institut national de la recherche scientifique
dans le cadre du 76^e congrès de l'ACFAS
à l'Hôtel PUR (Salle C)
395, rue de la Couronne, Ville de Québec

Chaire Fernand-Dumont sur la culture
Université de Québec
Institut national de la recherche scientifique
Urbanisation, Culture et Société

DE VISU

L'image salée d'un tapis sucré

TAPIS DE SUCRE 3

Aude Moreau
Fonderie Darling,
745, rue Ottawa,
jusqu'au 1^{er} juin

JÉRÔME DELGADO

Jouant sur les apparences, la multiplicité des sens et des notions d'espace, le tapis confectionné par l'artiste Aude Moreau occupe de manière étonnante la Fonderie Darling. Au ras du sol, aplatie et pour ainsi dire sans volume, l'œuvre habite l'endroit comme aucune autre. Malgré l'immensité des lieux, on ne voit que le tapis.

Il faut dire qu'il est passablement grand et qu'il semble avoir été déroulé en prévision d'une prestigieuse réception. Aussi, il est magnifiquement brodé, se dit-on dès le premier coup d'œil. Puis, ce blanc qui le couvre en grande partie rompt avec l'austérité de l'endroit, tout de brique, si industriel.

En réalité, le tapis n'en est un qu'en apparence. Il fait image. Ce ne sont pas des fibres qui le tiennent ensemble, mais un amoncellement de granulés: il est entièrement composé de sucre. Les motifs brodés du contour ont en réalité été dessinés au pochoir. Marcher sur le tapis est interdit, non pas tant pour des questions de propreté que parce que le moindre pas détruirait à jamais la parfaite harmonie.

Deux tonnes et demie de sucre ont été nécessaires pour confectionner ce tapis, le troisième du genre au compte d'Aude Moreau. Deux tonnes et demie et un temps fou, tellement l'irrégularité du sol rendait presque impossible la tâche de créer une surface parfaitement lisse. On vous épargne les détails mais, à ce qu'il paraît, il a fallu l'aide de nombreux techniciens et l'invention d'une machine pour y parvenir.

Fragile, destinée à disparaître à la fin de l'expo, l'œuvre demeure jusque-là une chose vivante, avec cette matière à la fois légère et massive. Vivante et vulnérable, comme ces traces que le temps laisse sur elle. Aucun pied ne l'a foulée, mais un outil et de la poussière, si. La perfection est aussi question d'apparence.

Tapis de sucre 3 n'est pas qu'une

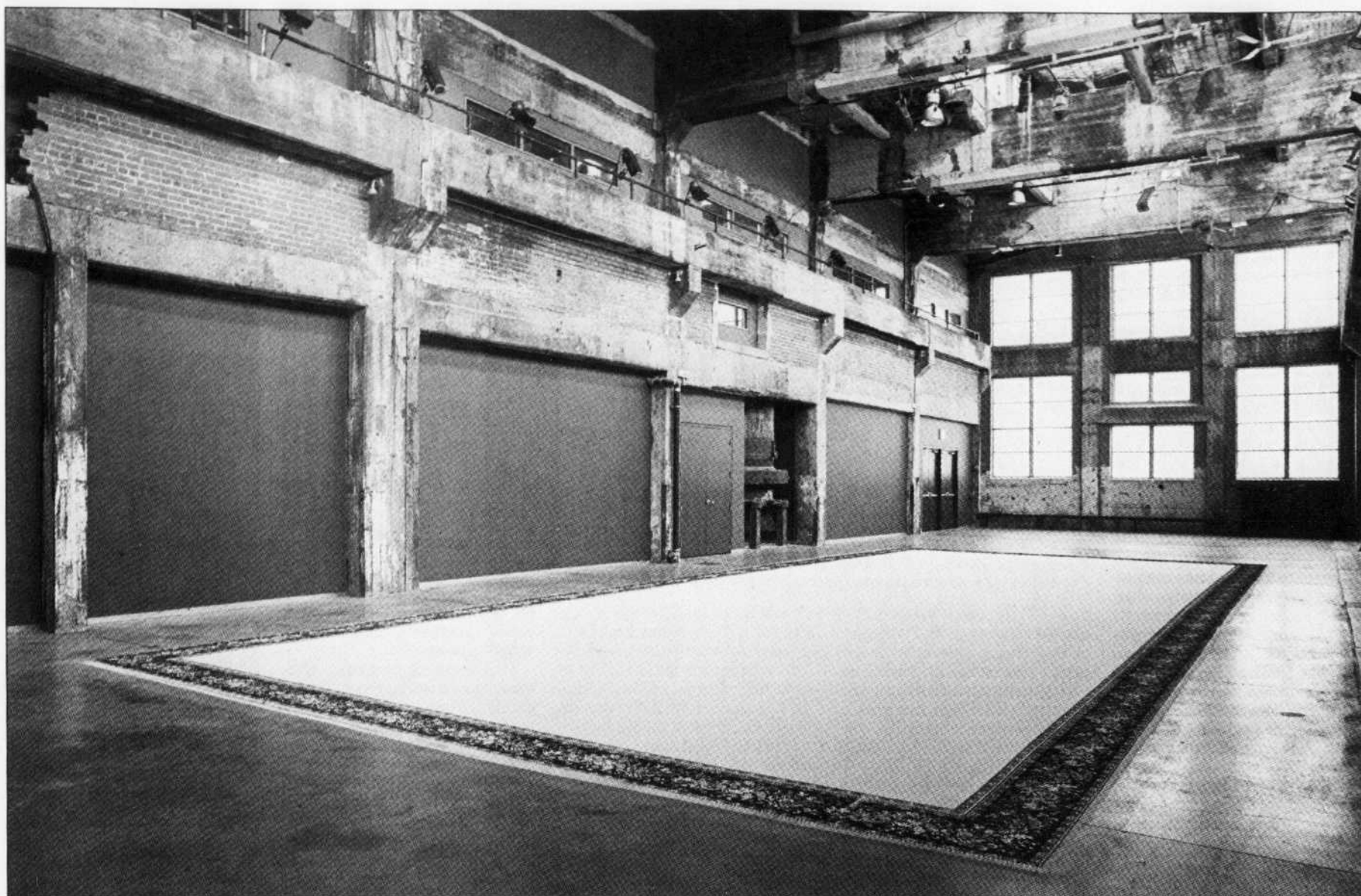


PHOTO GUY L'HEUREUX

Malgré l'immensité de la Fonderie Darling, on ne voit que le tapis.

réussite technique. L'œuvre a une portée politique, historique, sociale. Le sucre, produit de luxe et de plaisirs multiples, d'excès, l'artiste s'en sert allègrement. Évoquant à la fois le gaspillage et la convoitise, l'exotisme et le dur labeur, ce faux paillason a d'autant plus une résonance comme matière, produit industriel et objet de consommation qu'il se trouve dans une ancienne fonderie.

La critique sociale, Aude Moreau la met subtilement en place. Il s'agit d'observer attentivement certains murs noirs de la salle

pour entrevoir ce clin d'œil à l'industrie de la canne à sucre, exploitation d'une ressource naturelle et d'une main-d'œuvre. *Le Tapis de sucre 3* est aussi un mur de suie (à la craie et de peinture, en fait), représentant un paysage très ténébreux, en ombres, d'une plantation agricole. Pas toujours équitable, la consommation de sucre.

Des constellations et une sonde

La Fonderie Darling présente également le travail de deux

autres artistes. D'abord dans la petite salle, de Charles Stankievitch, l'installation *Constellations* invite à une transmutation du disque, cet objet désuet désigné aussi 33 tours, 45 tours...

L'endroit, plongé dans l'obscurité, est envahi par une série de bruits très musicaux, sorte de constellation sonore issue des derniers sillons de disques, ces dernières lignes où il ne fallait surtout pas laisser l'aiguille s'éterniser. Belle trouvaille: cette obsession pour la matérialité (les tourne-disques utilisés offrent un rappel de toute la gamme du marché d'autrefois) devient quelque chose de très évanescent, d'éphémère.

Une fois dehors, rue Queen, le premier occupant de la résidence internationale mise sur place à la Fonderie par le Conseil des arts du Canada expose son travail de recherche. *Sonde*, installation *in situ* de l'artiste portugais Sancho

Silva, s'apparente à une cabane en bois montée par des spéculateurs mobiliers sur un terrain vague. Le visiteur, qui doit traverser une passerelle presque improvisée, dé-

couvre une fois à l'intérieur un monde à mi-chemin entre le rêve et la banale réalité. Joli coup.

Collaborateur du Devoir

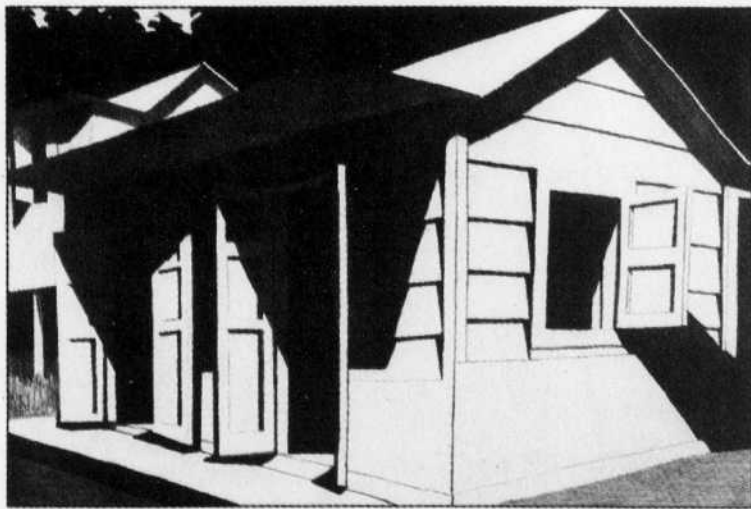


PHOTO GUY L'HEUREUX

En réalité, le tapis n'en est un qu'en apparence. Ce ne sont pas des fibres qui le tiennent ensemble, mais un amoncellement de granulés: il est entièrement composé de sucre.

EMILIO SANCHEZ

(Camagüey, Cuba 1921 - New York 1999)



BEAUX-ARTS DES AMÉRIQUES

COLLINS LEFEBVRE STONEBERGER

4928 rue Sherbrooke Ouest www.collinslefebvestoneberger.com 514.481.2111

Prix du Gouverneur général en arts visuels et en arts médiatiques



Le G8 culturel de l'année

Kenojuak Ashevak, Serge Giguère, Chantal Gilbert¹, Michel Goulet
Alex Janvier, Tanya Mars, Eric Metcalfe, Shirley Thomson²



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

conseildesarts.ca

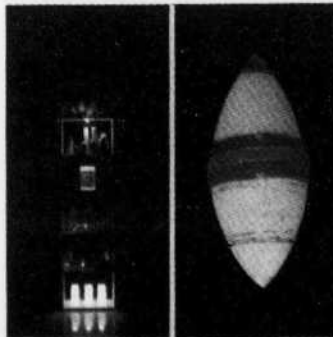
¹ Prix Saïdye-Brønman
² Contribution exceptionnelle



CIRCUITS CULTURELS

28 juin - LE LOUVRE à Québec
5 juillet - FESTIVAL DE LANAUDIÈRE
Les *Carmina Burana* et un concerto de Prokofiev
Prix spécial jusqu'au 5 mai
puis le Festival de TANGLEWOOD, MARLBORO...

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont



Annuaire aux
mémoires, 2006
Objets divers et lumineux
40 x 153 x 24 cm

Et si j'étais tout ce que
j'ai rêvé d'être, 2004
Médium matras
16 x 32 cm

Sylvie Gosselin
et Luc Prairie
MÉMORIAL — suites lumineuses
Marie-Ève G. Rabbath,
... et si j'étais tout
ce que j'ai rêvé d'être...

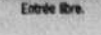
Jusqu'au 22 juin 2008

Commissaire : Jessica Dupont

Salon
L'AFRÉD-PAIKN

MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest
Renseignements : 450 662-4440
www.ville.laval.qc.ca

Ouvert du mardi au dimanche de 13 h à 17 h.
Le vendredi de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h.
Entrée libre.



BOUSQUET - PORCELAINES

LANCEMENT DE LA COLLECTION « GIVRÉE »
Jusqu'au 24 mai 2008

Mardi au vendredi : 10h à 18h — Samedi : 10h à 17h

Guilde canadienne des métiers d'art

1460, rue Sherbrooke Ouest, suite B
Montréal, T 514.849.6091
www.guildecanadiennedesmetiersdart.com

Eduardo Rodà
Espace de projection
mini-rétrospective

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

Exposition
Jean Dutin - sculpteur
3 mai au 22 juin 2008

Vitrines de la Maison des arts - Ville de Laval
1395 boul. de la Concorde Ouest
Renseignements : 450 662-4440

DE VISU

EXPOSITIONS

Jongler avec l'histoire

LES DIALOGUES ACROBATIQUES

Yann Pocreau
Galerie Lilian Rodriguez, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 405, jusqu'au 24 mai.

JÉRÔME DELGADO

Photographe et auteur, critique même, comme il le dit dans son site Web. L'art de Yann Pocreau est à l'image de ces deux métiers, un art provenant à la fois du regard et de la présence de son créateur. Fin observateur et habile de son corps. Pas que de sa plume, disons.

L'exposition qui inaugure sa relation avec la galeriste Lilian Rodriguez, intitulée *Les Dialogues acrobatiques*, le montre bien. Les deux séries rassemblées parlent avant tout d'architecture, une architecture majestueuse (comme le théâtre

d'Arras), chargée d'histoire. Ses photos sont accompagnées, complétées, nourries, par un hors-champ littéraire, des textes très riches que l'artiste aime qualifier de «relais à l'image».

Histoire et histoires imprègnent les deux corpus exposés. *On ne sait jamais où tombent les bombes (Théâtre d'Arras)* est une série réalisée dans ce bâtiment du nord de la France, connu pour avoir été épargné des bombardements alors que tout tombait autour de lui. *Se fueron los curas (Les curés sont partis)* a quant à elle été conçue en Espagne, dans un séminaire abandonné après la chute de Franco.

Yann Pocreau ne se contente pas d'observer, de magnifier des lieux en les montrant sous la particularité de leur lumière. Il intervient physiquement, se mettant lui-même en scène dans des positions qui relèvent non pas tant de la performance que de l'acrobatie. Ses

photos, portées visiblement par l'approche documentaire, prennent alors une dimension hautement poétique.

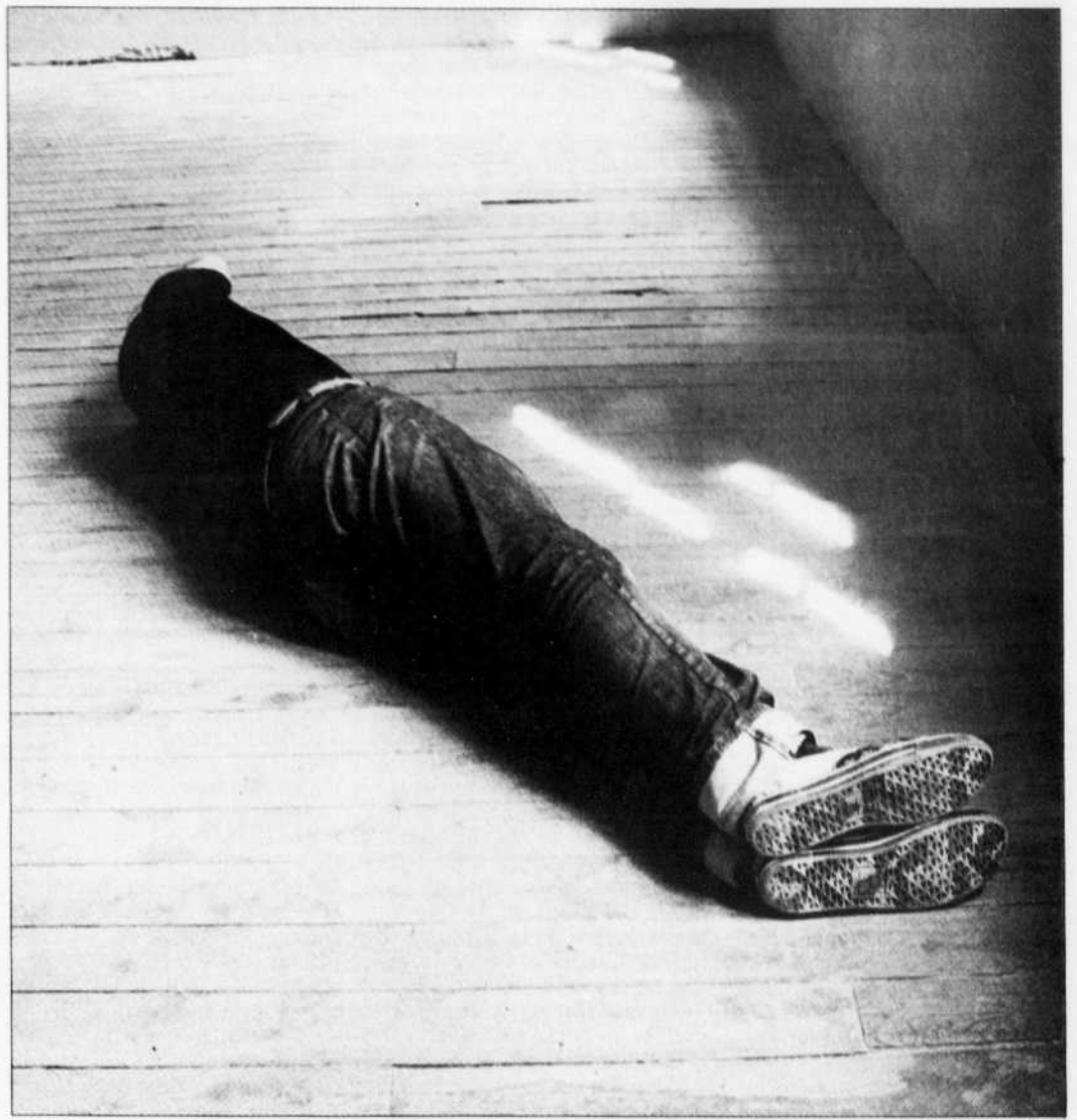
Ce sont des fictions avec un seul personnage, dans des espaces bien réels, souvent publics — un théâtre ici, le métro de Montréal dans une série non exposée —, mais dont les usagers brillent par leur absence. Du coup, exempts de leur fonction première, les lieux n'existent que par ce qu'ils sont (des murs, des sièges, une lumière) et par ce qu'ils valent dans le temps.

«Ma pratique photographique, écrit-il en guise de démarche, est essentiellement orientée par les fortes présences du sujet et du lieu, par leur intime cohabitation. Je m'efforce de développer une relation empathique avec le lieu.»

Notons que ses séries précédentes portent souvent des titres similaires, aussi évocateurs et marqués par le jeu physique: *Epreuves acrobatiques, Exercices de lumière, Exercices d'empathie...*

Cette relation empathique avec un bâtiment donne à ses photos une portée narrative, volontairement embrouillée. Dans le théâtre d'Arras, on le voit couché au sol, entre les sièges, ou en train de grimper vers le balcon. Le séminaire apparaît, lui, d'une grande sobriété (murs nus, absence de mobilier), surtout aux côtés de l'opulence du théâtre français, bâti dans les dernières années royales. Pocreau est d'ailleurs plus inspiré par la tristesse des lieux, ses positions, formellement plus exubérantes (tête en bas, jambes en diagonale...), lui donnant davantage l'apparence de l'équilibriste.

Il faut dire que ces mises en scène sont fortement imprégnées du lieu. Dans ce théâtre potentiellement cible des bombes, comme le suggère le titre, l'artiste semble, sinon terrorisé, du moins en fuite. En Espagne, ses postures alambiquées expriment la position encore délicate dans laquelle vit la population. Les années franquistes sont



YANN POCREAU

Se fueron los curas (Les curés sont partis) a été conçue en Espagne, dans un séminaire abandonné après la chute de Franco.

peut-être terminées, elles ont laissé un pays blessé, notamment à cause du rôle ambigu joué par l'Église.

Yann Pocreau n'accuse pas, ne dénonce rien vertement. Les lieux qu'il photographie et investit, et qui lui ont inspiré des textes bien

personnels, peuvent être lourds d'histoire; lui, il les rend ouverts et libres d'interprétation. L'exposition porte le titre *Les Dialogues acro-*

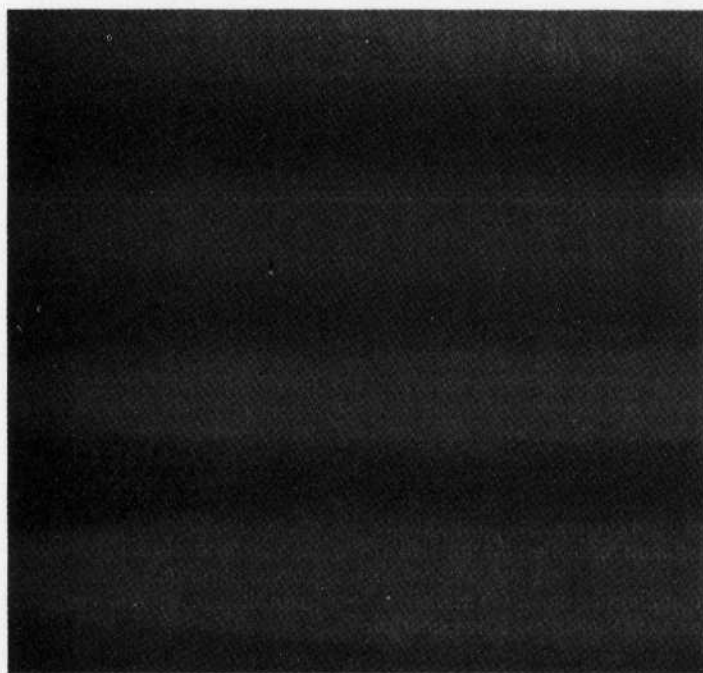
tiques. À nous de jongler avec toutes ces conversations imaginées.

Collaborateur du Devoir



YANN POCREAU

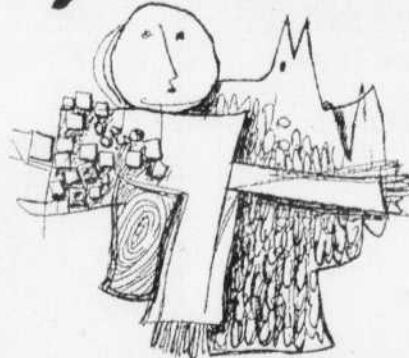
Yann Pocreau intervient physiquement, se mettant lui-même en scène dans des positions qui relèvent non pas tant de la performance que de l'acrobatie. Ici, une œuvre de son corpus *On ne sait jamais où tombent les bombes (Théâtre d'Arras)*.



Susan G. Scott Jeunes Artistes

3 Mai - 7 Juin. Vernissage samedi le 3 Mai à 15:00
Projex-Mtl Galerie 372 Ste-Catherine Ouest #212
Montréal, Qc, 514.570.9130 www.projex-mtl.com

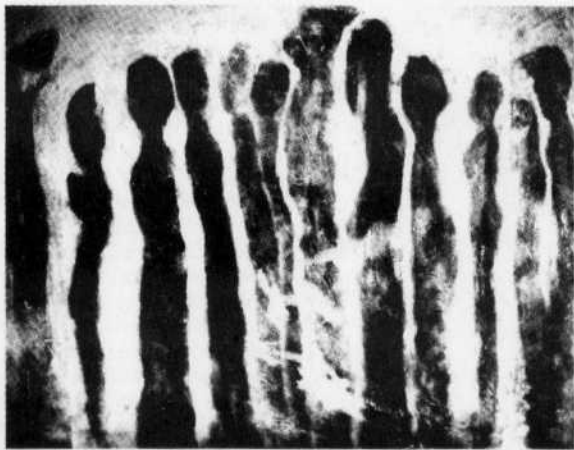
WALTER SCHLUEP bijoux d'art



SOLDE DE FERMETURE du 2 au 17 mai 2008

réduction des prix de 50 à 75% sur toute la collection
GALERIE WALTER SCHLUEP
306-B, PLACE D'YOUVILLE VIEUX-MONTRÉAL
TEL. 514-844-0964
Heures d'ouverture pendant le solde
LUN. au VEN.: 10,30h à 18,00h SAM.: 12,00h à 17,00h

Anita ELGEROT



Exposition • 6 mai au 24 mai 2008
Vernissage • mardi 6 mai 2008 (17h-19h)

GALERIE GORA • 279 Sherbrooke Ouest, #205 • Montréal
(514) 879.9694 • Métro Place-des-arts (sortie Bleury)
art@gallerygora.com • www.gallerygora.com

57 événements dans 32 lieux au Québec

MOIS DE L'ART IMPRIMÉ MAI 2008

ARPRIM

samedi 3 mai, 14h / inauguration du Mois de l'art imprimé / vernissage de *Vent du Nord*, installation in situ / LIBBY HAGUE / L'exposition se poursuit jusqu'au 31 mai

photo : LIBBY HAGUE *Vent du Nord*, 2008

samedi 10 - dimanche 11 mai / *Défense d'afficher* / interventions sur le bitume du Centre-Ville et du Vieux Montréal / ROADSWORTH

1-2-3 mai / infiltration médiatique dans les pages du Devoir / MATHIEU BEAUSÉJOUR

ROADSWORTH *Maleplug* (détail)

RENSEIGNEMENTS : 514 525 2621 / PROGRAMMATION COMPLÈTE : WWW.ARPRIM.ORG

ARPRIM remercie ses partenaires et ses commanditaires : le Conseil des arts et des lettres du Québec / le Conseil des arts de Montréal / la Ville de Montréal / l'Arrondissement de Ville-Marie / Emploi Québec / l'Atelier d'art Bellemare / Power Corporation du Canada / Le Devoir / Quad Corporation / Tout Autour encadrements inc. / l'Association des galeries d'art contemporain / Vie des arts / la Chapelle historique du Bon-Pasteur, maison de la musique / la Maison de la culture Frontenac / Dawson College / Wilder & Davis / La galerie d'art contemporain Visual Voice

Guy LARAMÉE
LE SACRIFICE
jusqu'au 11 mai
MONTRÉAL

81, rue Saint-Paul Est
Montréal 514 396 6670
info@galeriorange.com

GALERIE orange

François VINCENT
ŒUVRES RÉCENTES
jusqu'au 19 mai
QUÉBEC

1, côte Dinan, Québec
418 692 1566
info@galerielacerte.com

Lacerte ART CONTEMPORAIN

TOI / YOU LA RENCONTRE DU 1^{er} MAI AU 15 JUIN 2008

MANIF DART 4

LA BIENNALE DE QUÉBEC

UNE PRÉSENTATION DE WWW.MANIFDART.ORG 418.524.1917

COMMISSAIRE • LISANNE NADEAU
COORDONNATRICE DU DOUQUÉ • NICOLE GINGRAS

Québec 2008
Développement culturel
VILLE DE QUÉBEC
COLLECTION

106.3

CINÉMA

Le gâteau, le glaçage et le coulis

MADE OF HONOR (UN AMOUR DE TÉMOIN)

Réalisé par Paul Weiland. Scénario: Adam Szykiel, Deborah Kaplan, Harry Elfont. Avec Patrick Dempsey, Michelle Monaghan, Kevin McKidd, Sidney Pollack, Kathleen Quinlan. États-Unis, 2008, 101 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Flash-back. Un campus universitaire. Deux étudiants se rencontrent: le feu et l'eau. Une histoire d'amour n'est pas envisageable, ils sont les premiers à en convenir. Ils décident donc de devenir amis. Non, il ne s'agit pas des premières minutes de *When Harry Met Sally*. Si seulement...

Made of Honor est à la comédie sentimentale ce que le polyester est à la soie: un moyen de reconnaître et d'apprécier la qualité. Le jour où elle se présentera. Malheureusement, Patrick Dempsey et Michelle Monaghan ne feront oublier à personne Billy Crystal et Meg Ryan. Et il est inutile d'attendre une scène d'orgasme simulé dans un restaurant.

L'entreprise aurait peut-être eu plus de succès si le scénario, fruit du mariage de trois plumes, n'avait pas puisé ses meilleures idées chez des prédécesseurs plus inspirés, tels le susmentionné *When Harry Met Sally* ou encore *My Best Friend's Wedding*. Entendons-nous: il est normal, voire inévitable, que les récits hollywoodiens se recourent, cela fait en quelque sorte partie de l'industrie et on peut aisément s'en accommoder. La critique de *Forgetting Sarah Marshall* abordait par exemple la question du triangle amoureux, si cher à ce type de films. Or là où celui de Nicholas Stoller marque des points en jouant d'audace, *Made of Honor* se contente de sagement, pour ne pas dire platement, faire l'énumération des développements attendus. L'impertinence, une fort belle qualité au cinéma, fait tristement défaut aux auteurs et au réalisateur, un certain Paul Weiland (*City Slickers II*).

C'est qu'après ce prologue convenu et, franchement, pas très drôle, le récit ne décolle jamais. On retrouve Tom (Dempsey) et Hannah (Monaghan) en urbains branchés et vaguement riches. Une longue scène prenant pour prétexte leur traditionnelle promenade du dimanche vient établir, à grand renfort de dialogues aussi abondants que faux, la solide complexité qui les unis. On comprend

vite qu'Hannah éprouve un peu plus que de l'amitié pour Tom. Il en est de même pour Tom envers Hannah, mais Tom étant un homme, cela lui prendra un bout de temps avant de s'en rendre compte. L'épiphanie met un peu plus d'une demi-heure à se produire. C'est peu, ou beaucoup, selon les priorités de chacun. Pendant ce temps, qu'elle a mis à profit, la belle s'est trouvée un fiancé écossais. Oui, on l'associe au scotch, au kilt et à la cornemuse, entre autres trouvailles originales.

Les interprètes peuvent parfois sauver les meubles ou même éléver un projet sans originalité ni ambition. Oui, cela se produit parfois. Mais pas ici. Non, ici, on préfère un jeu appuyé qui sied mieux au petit écran. Quand on connaît la carrière de Patrick Dempsey (car il en a eu une), on trouve dommage qu'il n'ait pas usé de sa popularité nouvellement reconquise pour commander un scénario plus racé. En 1988, il était la vedette du charmant et méconnu *Some Girls*, de Michael Hoffman. Tourné en hiver dans un Québec de conte de fées, le film exhalait une douce folie et était sans complexe une sensualité beaucoup plus européenne qu'américaine. Comédie sentimentale exempte de guimauve, il s'agit, et de loin, du meilleur film de la disparate filmographie de monsieur Dempsey. De la soie, quoi.

Made of Honor est le genre de machin vite oublié sur lequel on ne peut bâtir une carrière durable au cinéma. Mais aujourd'hui, contrairement à hier, le comédien peut se rabattre sur sa série télévisée à succès. On est bien content pour lui.

Collaborateur du Devoir



SOURCE SONY PICTURES
Made of Honor est le genre de machin vite oublié sur lequel on ne peut bâtir une carrière durable au cinéma.

Des éclatements en cascade

MAMAN EST

CHEZ LE COIFFEUR

De Léa Pool. Avec Marianne Fortier, Laurent Lucas, Céline Bonnier, Gabriel Arcand, Hugo St-Onge-Paquin, Elie Dupuis. Scénario: Isabelle Hébert. Image: Daniel Jobin. Montage: Dominique Fortin. Musique: Laurent Eyquem. Québec, 2008, 99 min.

MARTIN BILODEAU

D'entrée de jeu, bonne nouvelle: le onzième long métrage de Léa Pool est supérieur à ses deux plus récents opus, tournés en anglais, soit *Lost and Delirious* et *The Blue Butterfly*. Mieux: à partir d'un scénario en partie autobiographique d'Isabelle Hébert (*Lauzon, Lauzone*), la cinéaste prolonge avec intelligence, sincérité — et avec une grâce parfois maladroite toutefois — une démarche tournée vers l'enfance, l'innocence et le souvenir, amorcée en 1999 avec *Emporte-moi*.

Autant dire que *Maman est chez le coiffeur* nous transporte loin des déchirements sentimentaux et des errances intérieures, thèmes qui traversaient ses films de la première époque. *La Femme de l'hôtel* et *À corps perdu* en tête. Quoique sous la surface sourdient encore des thèmes — la quête d'affranchissement, l'incommunicabilité — qui nous rappellent que le territoire poolien n'a pas été déserté. On trouve même, dans la révolte contenue d'Elise (Marianne Fortier), petite Montérégienne qui a surpris la conversation intime de son père (Laurent Lucas, sur le fil et très juste) avec un autre homme, quelque parenté spirituelle avec la petite révoltée d'Anne Trister, campée par Lucie Laurier.

Au tout début de l'histoire, en ce premier jour des vacances scolaires estivales de 1966, Elise, 15 ans, est une adolescente obéissante. À la rentrée, elle aura appris la rébellion et l'exercice de son libre arbitre. Entre les deux, le pourquoi du comment: sa mère journaliste (excellente Céline Bonnier) a quitté sa famille pour



EQUINOXE FILMS

Maman est chez le coiffeur nous transporte loin des déchirements sentimentaux et des errances intérieures, thèmes qui traversaient les films de la première époque de Léa Pool. Porté par des moments d'une grande puissance dramatique, le film séduit l'œil par sa photo, ravit l'oreille par sa musique bien choisie. A plus d'un égard toutefois, il laisse perplexe.

Londres, où un poste de correspondante lui a servi de bouée de sauvetage. Son mariage est un naufrage et son départ précipité laisse son mari et ses trois enfants sous le choc. Elise, artisanne malgré elle de la séparation, a du mal à vivre avec les conséquences et, tout en gardant un œil sur ses cadets (les troubles d'apprentissage du plus jeune seront un de ses chevaux de bataille), trouve un certain réconfort auprès de la rivière, où elle se lie d'amitié avec un vendeur d'appâts sourd-muet (Gabriel Arcand).

Maman est chez le coiffeur (le titre évoque le silence entourant l'absence de la mère) raconte donc une histoire d'éclatement familial sur fond d'éclatement d'une société en pleine révolution tranquille. L'un se fait le miroir de l'autre, bien que le second soit

beaucoup moins marqué, à l'écran, qu'on l'aurait souhaité. Le cadre champêtre de l'action (nous sommes dans les environs de Belœil) en cache les signes qu'un déroulement en ville auraient rendus plus évidents.

Porté par des moments d'une grande puissance dramatique (la scène de la conversation téléphonique épiée, entre autres), le film séduit l'œil par sa photo, ravit l'oreille par sa musique bien choisie. A plus d'un égard toutefois, il laisse perplexe. On s'étonne de la dureté du regard posé sur le personnage du père, cas exemplaire de la répression dont étaient victimes les homosexuels autrefois. S'il ne trouve pas non plus grâce aux yeux de la réalisatrice, c'est, on le comprend par des sens qu'il nous faut nous-mêmes trouver, parce que sa

filie, alter ego de la scénariste, est à l'âge de l'intransigeance et que tout le film est aligné sur son regard et sa palette de sentiments vifs et contrastés.

Ce qui du même souffle excuse en partie les clichés, les caricatures (celui de la voisine pimbeche est affolant), les dialogues surécrits, bref, les faussetés d'apparence et de ton, qui atténuent sans la vaincre la grande vérité intérieure de l'héroïne, superbement défendue par Marianne Fortier (remise du sinistre *Aurore*). De fait, sa présence très forte porte le film, où ses yeux, fenêtres ouvertes sur un volcan intérieur, sont des puits d'information. Comme on comprend, et partage, le coup de foudre de Léa Pool pour elle.

Collaborateur du Devoir

Suivre Catherine (mais surtout Jeanne)

SUIVRE CATHERINE

Écrit et réalisé par Jeanne Crépeau. Avec Jeanne Crépeau, Catherine Goupil, Laurent Cerveilera, Manuela Marques, Éric Cez. Québec, 2007, 94 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

La cinéaste québécoise Jeanne Crépeau, comme l'annonce sa notice biographique, est une touche-à-tout curieuse se plaisant à explorer les différentes avenues de la création. Elle a visité l'installation, l'animation, fréquenté la fiction et le documentaire. *Suivre Catherine* se situe à la jonction de ces deux pratiques.

Profitant d'un séjour prolongé à Paris chez sa nouvelle copine, la Catherine du titre, Jeanne s'inscrit à la maîtrise en cinéma à l'Université de Paris III. Son sujet, le jeu de l'actrice dans le film *Ponette*, de Jacques Doillon, lui donnera bien des maux de tête. C'est que l'étudiante-cinés-

te préfère découvrir le voisinage, une petite communauté fort sympathique, et visiter Paris plutôt que de se consacrer à ses recherches. Et il y a bien sûr Catherine, elle aussi cinéaste, qui voyage souvent pour présenter son travail. Venise, Lisbonne... comment résister? Et le mémoire qui n'avance pas.

De l'aveu même de l'auteure, la moitié seulement de ce journal filmé est authentique, le reste relevant de la fiction. Pour le spectateur, difficile de séparer les deux. Ce n'est du reste pas le but de l'exercice, c'est-à-dire que chacun peut y trouver son compte dans la mesure où les points de raccord ne sont jamais apparents.

Suivre Catherine se révèle dans

l'ensemble sympathique, souvent amusant et bourré d'invention. Les commentaires écrits sur images, comme ceux présents dans la narration de la réalisatrice d'ailleurs, témoignent d'un sens aigu de l'observation où pointe un humour particulier. Belle trouvaille, aussi, que ces transitions entre les petites bêtes de la cour et leurs voisins les hommes. On regrettera cependant une certaine mollesse dans le rythme qui, sans être trépidant — c'eût été absurde — aurait gagné à être resserré. Dans sa forme actuelle, l'œuvre s'avère un brin longue, même à une heure trente-quatre minutes. On ne s'inquiète finalement pas beaucoup du devenir du mémoire de maîtrise: le film en ayant résulté, *Jouer Ponette*, a brièvement tenu l'affiche en février dernier.

Le parcours éclectique de l'artiste la sert bien. En effet, elle amalgame de manière très fluide fiction et documentaire, à tel point qu'il serait bien hasardeux de tenter de départager l'un de l'autre. Atout additionnel, Crépeau met intelligemment à profit son bagage en animation lors de quelques scènes choisies. On retiendra le plan de story-board qui s'anime discrètement; une belle idée.

Une fois passé le générique, qu'il faut voir, soit dit en passant, une question demeure. *Suivre Catherine* se présente comme une sorte de journal intime ou, peut-être plus précisément, journal de bord. Jeanne suit Catherine et nous observons ce qui a décollé de ce que la première ait suivi la seconde. Or on apprend bien peu de chose sur Jeanne Crépeau, la vraie ou la fictive, tandis que Catherine, elle, demeure une figure assurément sympathique, mais plutôt floue. N'empêche, le voyage est agréable. On se surprend même à envier un peu Jeanne, tant ce petit coin de Paris, qu'elle rend de fort jolie façon, semble confortable. Réels ou fictifs, Anne, Laurent, Manuela et Éric sont de ces gens qu'on aimerait volontiers rencontrer. Ça tombe bien, car c'est un peu ce qui se produit.

On notera que *Suivre Catherine* est présenté du 2 au 8 mai seulement. A Montréal, à l'Ex-Centris et, à Québec, au Clap.

Collaborateur du Devoir

FILM D'OUVERTURE DE **VUES D'AFRIQUE**
 ★★★★★ «Un vrai régal!»
 Une petite merveille qui met durablement en état de grâce.
 Anabella Nicoud, La Presse
 «Du grand art! Un vibrant portrait de femme.»
 François Lévesque, Mediafilm
 «Un film coloré et ensoleillé.»
 Manon Dumais, Voir
 «Une pure merveille!»
 Rachel Heltzer, Ici
DELICE PALOMA
 BIVOUNA NADIA HADI
 AYLIN PRANDI
 DANIEL LUNDH
 UN FILM DE NADIA MOHNECHE
 À L'AFFICHE!
 CINÉMA Boucherville, EX-CENTRIS, MÉTROPOLE, LE CLAP

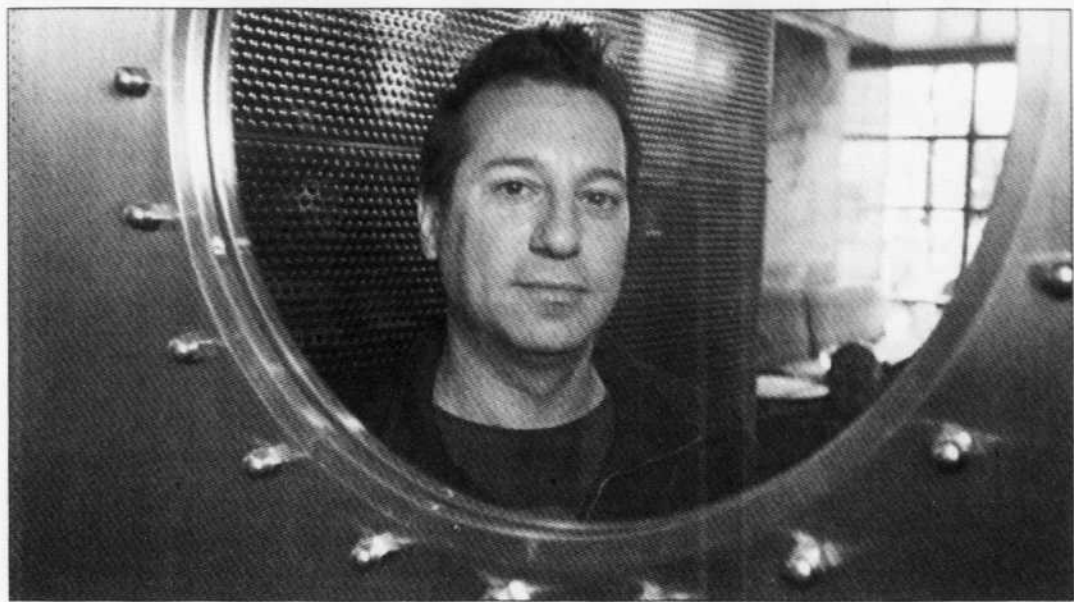
«... un petit bijou de finesse et de drôlerie»
 Gérard Grugeau, 24 IMAGES
Suivre Catherine
 Paris Venise Lisboa
 Une fantaisie documentée de Jeanne Crépeau autour d'un drôle de séjour parisien...
DU 2 AU 8 MAI
 EX-CENTRIS 1116, boul. Saint-Laurent, 1111
 CINÉMA PARALLÈLE
 13h00 et 19h35 bande annonce disponible au www.boxfilm.ca

ARCHAMBAULT
 Une compagnie de Québec Media
PALMARÈS DVD
 Résultats des ventes: du 22 au 28 avril 2008
 1 ALEX KOVALEV
 Trucs et méthodes d'entraînement
 2 MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR
 3 CLOVERFIELD
 4 CONTINENTAL: UN FILM SANS FUSIL
 5 LA LINÉA
 6 THE 11TH HOUR
 7 JUNO
 8 CHARLIE WILSON'S WAR
 9 ANDRÉ BIEU
 In Wonderland
 10 400^e ANNIVERSAIRE DE QUÉBEC
 11 IN THE NAME OF THE KING
 12 SWEENEY TODD
 13 ALVIN & THE CHIPMUNKS
 14 LE DÎNER DE CONS
 15 JUSTIN TIMBERLAKE
 Futuresex / Loveshow: Live from...
 16 ALIENS VS PREDATOR: REQUIEM
 17 RAMDAM
 Saison 1
 18 THERE WILL BE BLOOD
 19 ONE TREE HILL
 Season 4
 20 JUDI ET YVON FONT UNE SCÈNE

CÉLINE BONNIER
 LAURENT LUCAS
 MARIANNE FORTIER
 ELIE DUPUIS
 HUGO ST-ONGE-PAQUIN
 GABRIEL ARCAND
... Maman est chez le coiffeur
 UN FILM DE LÉA POOL
 DE LA RÉALISATRICE DE LE PAPILLON BLEU
 «... J'AI ÉTÉ ÉMU PAR CE TRÈS BEAU FILM...
 MARIANNE FORTIER, FORMIDABLE...»
 MARC CASSIVI, LA PRESSE
 «UN FILM TOUT À FAIT ÉTONNANT. TRÈS, TRÈS RÉUSSI.»
 ISÈNE HUMBER-ROY, RADIO-CANADA
 «J'AI ADORÉ LE FILM.»
 EMMANUELLE PLANTE, ICI
 Présentement à l'affiche
 CINÉMA Boucherville, EX-CENTRIS, MÉTROPOLE, LE CLAP

Cinéma

eXcentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
DE L'AUTRE CÔTÉ (AUF DER ANDEREN SEITE) (PRIX DU SCÉNARIO - FESTIVAL DE CANNES 2007) 15h00 - 17h20 / 19h35 - 21h45



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Les deux premiers films de Jeremy Podeswa montraient la fascination du cinéaste pour les lois du hasard et celles, aussi implacables, du désir sexuel. Voilà pourquoi *Fugitive Pieces* semble anachronique avec ses allures de drame historique, mis en images de manière quasi académique.

La douleur d'un auteur, le bonheur d'un cinéaste

Entretien avec Jeremy Podeswa, réalisateur de *Fugitive Pieces*

ANDRÉ LAVOIE

Beaucoup de gens connaissent et apprécient le travail du réalisateur torontois Jeremy Podeswa sans pour autant accoler un nom au plaisir qu'ils éprouvent devant des séries comme *Six Feet Under*, *Rome*, *The Tudors* ou *Nip/Tuck*. Pourtant, c'est grâce à son film *The Five Senses* (1999) que Podeswa a pu trouver le sésame pour se faire un nom, et une place, à la télévision américaine.

C'est aussi ce qui explique cette longue parenthèse au grand écran, maintenant refermée avec son troisième long métrage, *Fugitive Pieces*, une adaptation d'un roman de la poétesse canadienne Anne Michaels. Ceux qui ont vu ses deux premiers films — et ils ne sont pas si nombreux... —, dont *Eclipse* (1994), connaissent la fascination du cinéaste pour les lois du hasard et celles, aussi implacables, du désir sexuel. Voilà pourquoi *Fugitive Pieces* semble anachronique avec ses allures de drame historique, mis en images de manière quasi académique.

Rencontré lors du Festival du nouveau cinéma l'automne dernier, Jeremy Podeswa admet qu'il peut s'agir d'une rupture. « Mais c'est surtout une autre part de moi-même, réplique le cinéaste, différente de mes deux premiers films. » Il souligne qu'il s'agit de son long métrage le plus ambitieux, le qualifiant d'« épopée intimiste », relatant le traumatisme de Jakob, un enfant polonais ayant survécu au massacre de sa famille par l'armée nazie et trouvant refuge à Toronto avec son protecteur d'origine grecque. « *Fugitive Pieces* couvre

une période importante de l'histoire, étalée sur 40 ans et dans trois pays différents, mais le point de vue est centré sur un seul personnage, Jakob Beer, par ailleurs plutôt solitaire... Le canevas est large, mais tout est à échelle intime. »

Des choix très spécifiques

Aimant s'inspirer (très librement) d'œuvres littéraires, c'était la première fois qu'il travaillait à l'adaptation d'un roman à succès et, à l'entendre, l'expérience ne lui a causé aucune angoisse, ou presque. « Anne Michaels comprenait parfaitement les impératifs du cinéma et me laissait entièrement libre; c'est sans doute pour cette raison que j'ai voulu l'impliquer dans le processus de scénarisation! Comme je savais dès le départ que je devais sacrifier beaucoup de choses, mon objectif était de capter l'essence, l'atmosphère et le ton de ce roman très poétique. D'ailleurs, beaucoup de lecteurs ne se souviennent plus du tout de la trame narrative [le roman fut publié en 1996], mais ils n'ont rien oublié de l'émotion qu'ils ont éprouvée à la lecture. »

Le cinéaste reconnaît aussi qu'il n'est pas si facile de traduire en images le désarroi d'un écrivain en apparence figé dans le temps et nourrissant son écriture de ses macabres souvenirs. « C'est un curieux protagoniste, affirme Podeswa. Mais en voyant ce qu'il a traversé enfant, on comprend davantage ce qu'il est devenu adulte. » Une épreuve qui a d'ailleurs donné quelques maux de tête à l'acteur anglais Stephen Dillane. « Après quelques jours de tournage, il m'a avoué ne pas être suffisamment préparé: il croyait que

ça serait facile... C'est une figure très complexe sous son allure réservée. Heureusement, Dillane est un grand acteur, de la trempe de Daniel Day-Lewis, et ils ne sont pas très nombreux dans cette catégorie. »

L'insécurité de Dillane tranche avec l'assurance de Podeswa, visiblement acquise sur les plateaux de télévision qui l'ont d'abord conduit à Toronto (*Queer as Folk*) et rapidement à Los Angeles (*Six Feet Under*), en Italie (*Rome*) et en Irlande (*The Tudors*). Et ne comptez pas sur lui pour cracher sur la télé. « Je fais des choix très spécifiques. Pas de séries avec des avocats ou des policiers! Réaliser *Six Feet Under* ou *Rome*, c'est un privilège que beaucoup de cinéastes devraient obtenir: on collabore avec des gens talentueux... et ça nous oblige à l'être! » Mais comment cette carrière, qu'il refuse de qualifier de parallèle (« Mes films inspirent les séries, et le contraire est aussi vrai »), at-elle démarré? « Un producteur d'une série pas connue à l'époque m'a contacté après avoir vu *The Five Senses*; il a cru que ma sensibilité pouvait s'harmoniser au projet. Au réseau HBO, ils cherchent souvent des réalisateurs de cinéma et c'est ainsi que j'ai pu tourner plusieurs épisodes de *Six Feet Under*. »

La prochaine parenthèse cinématographique sera-t-elle aussi longue? « Je cherche, mais je ne suis pas désespéré... » Et la télévision lui fait encore les yeux doux.

Collaborateur du Devoir

Un écrivain, sa plume et ses fantômes

FUGITIVE PIECES (V.F.: LA MÉMOIRE EN FUITE)
Réalisation et scénario: Jeremy Podeswa, d'après le roman d'Anne Michaels. Avec Stephen Dillane, Rade Sherbedgia, Robbie Kay, Rosamund Pike, Ayelet Zurer. Image: Gregory Middleton. Montage: Wiebke Von Carolsfeld. Musique: Nikos Kypourgos. Canada-Grece, 2007, 104 min.

ANDRÉ LAVOIE

Les fantômes occupent une grande place dans la vie de l'écrivain Jakob Beer, à un point tel que les vivants de son entourage semblent parfois bien encombrants. Cette cohabitation constitue l'un des enjeux dramatiques de *Fugitive Pieces*, le troisième long métrage du cinéaste canadien Jeremy Podeswa (*Eclipse*, *The Five Senses*), une adaptation du roman — jugé inadaptable — d'Anne Michaels.

Ce n'est pas l'image de ses parents assassinés par les nazis en 1942 dans son petit village de Pologne qui hantent surtout le jeune Jakob (Robbie Kay), témoin de cette tuerie dont il a échappé par miracle à l'âge de neuf ans. C'est le souvenir de sa sœur, une pianiste douée, qui ne cesse de le hanter, car rien ne prouve qu'elle soit morte sous les balles. Sauvé grâce à la bonté d'Athos (Rade Sherbedgia, une présence solide et une allure à la Georges Moustaki), un archéologue grec, il le suit sur son île ensoleillée. Il l'accompagnera également à Toronto après la guerre, vaguement consolé par la présence de voisins parlant yiddish et plus tard par celle de leur fils Ben, lui portant une admiration sans bornes. Mais ce n'est pas leur amitié ou l'amour d'une femme qui croyait posséder un optimisme contagieux qui auront raison des tourments de cet écrivain taciturne (interprété avec une intensité inflexible à l'âge adulte par Stephen Dillane).

C'est un audacieux puzzle que construit Jeremy Podeswa, dont les morceaux s'assemblent au gré des réminiscences douloureuses d'un personnage sombre mais dont on peut déceler la détresse profonde. La première scène du film demeure la plus percutante, et son impact dramatique suffit à comprendre le désir de l'écrivain de plonger en lui-même plutôt que de prendre le risque de s'ouvrir aux autres. Or cette blessure psychologique n'est pas toujours simple à illustrer, l'écrivain semblant vivre en vase clos dans une éternelle pénombre qui donne aux scènes tour-

nées en Grèce des allures de vacances... pour le spectateur.

Même pour ceux qui, comme moi, ne peuvent juger de la fidélité du cinéaste à l'égard d'un roman publié en 1996 et qui connut à l'époque un grand succès, il est tout de même possible d'en percevoir le caractère lyrique et la structure éclatée. Les pérégrinations de Jakob Beer sont surtout intérieures, sans cesse provoquées par un mot griffonné, une note de musique, un bruit sourd rappelant un instant horrible. Le véritable champ de bataille du film se situe dans l'âme de cet homme, un territoire difficile-

ment traduisible sur grand écran.

Evocation historique où le passage du temps n'est souligné que par quelques éléments décoratifs ou vestimentaires, ce dépouillement contribue à l'austérité de la démarche de Jeremy Podeswa, entièrement soumise à cette figure angossée et souvent opaque. Il en résulte une œuvre où l'émotion apparaît neutralisée par une mise en scène académique, plus vive toutefois dans les scènes d'enfance de Jakob que dans celles à l'âge adulte. Ce n'est pas toujours simple de filmer des fantômes.

Collaborateur du Devoir



SOURCE: MAXIMUM FILMS

Le véritable champ de bataille de *Fugitive Pieces* se situe dans l'âme de Jakob Beer, un territoire difficilement traduisible sur grand écran.

« L'UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE. »
— ANDREW SARRIS, THE NEW YORK OBSERVER

NORAH JONES JUDE LAW DAVID STRATHAIRN RACHEL WEISZ NATALIE PORTMAN

my blueberry nights

DÈS LE 9 MAI

FESTIVAL DE CANNES
PRIX DU SCÉNARIO - PRIX DU JURY OECUMÉNIQUE

PRIX DE L'ACADÉMIE DU CINÉMA ALLEMAND
GAGNANT DE 4 LOLA
MEILLEUR FILM • MEILLEUR RÉALISATEUR
MEILLEUR SCÉNARIO • MEILLEUR MONTAGE

★★★★★ L'Express
★★★★★ L'Humanité
★★★★★ Paris Match

★★★★★ 20 Minutes
★★★★★ TéléCinéObs
★★★★★ Télérama

★★★★★ Le Parisien
★★★★★ Positif
★★★★★ Ciné Live

« Dans la digne lignée de *Babel*. Un des films les plus forts et inspirants vus récemment (...) figure dans notre palmarès des grands crûs cinématographiques des deux dernières années. »
Stéphanie Bois-Houde, Magazine Le Clop

« Bouleversant et profondément romantique! »
Le Parisien

« Entre Istanbul et Hambourg un enivrant chassé-croisé des destins. »
Libération

DE L'AUTRE CÔTÉ UN FILM DE FATIH AKIN

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
EX-CENTRIS tous les jours: 15:00 - 17:20 - 19:30 - 21:45

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
CINÉMAS AMC
LE FORUM 22 tous les jours: 13:30 - 16:20 - 19:10 - 22:00

Dans le cadre du 400^{ème} anniversaire de Québec

Première tapis rouge au cinéma Impérial demain à 16h, sur invitation

En présence de Emmanuel MOURET et de Virginie LEDOYEN

Virginie LEDOYEN
Emmanuel MOURET
Julie GAYET

Un baiser s'il vous plaît
Un film de Emmanuel MOURET

Michaël COHEN
Stefano ACCORSI
Frédérique BEL

À L'AFFICHE DÈS LE 9 MAI

CINÉMA Beaubien 2596, Desjardins E. 721-0000
CINÉMA DU PARC 3678, Du Parc 514-281-1900

« ... un film intelligent, chaleureux et divertissant! Bette Midler est rayonnante! »
Carina Chocano, The Los Angeles Times

MATTHEW BRODERICK COLIN FIRTH HELEN HUNT BETTE MIDLER

mère surprise

Version française de *She's Not There*

Une délicieuse comédie sur la découverte d'une nouvelle mère à 40 ans.

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

COMPLEXES CINÉMATOGRAPHIQUES: QUARTIER LATIN, BEL-OEIL, ST-JÉRÔME
MÉDIA FILM DU QUÉBEC: JACQUES CARTIER 14, TERREBONNE 14, ST-JÉRÔME
MÉDIA FILM DU QUÉBEC: DEUX-MONTAGNES 14, SHERBROOKE, DRUMMONDVILLE
MÉDIA FILM DU QUÉBEC: PONT-VIAU 16, CHÂTEAUGUAY, JOLIETTE
CINÉMA: CINÉMA CARPENTIER, CINÉMA LAURENT, CINÉMA LAURIER, CINÉMA VICTORIAVILLE

NO 1 AU BOX-OFFICE!
« Réjouissant! Des répliques savoureuses et de l'action à revendre! Les enfants comme les parents peuvent s'en détecter. Chapeau! »
Maxime Demers, Journal de Montréal

DANS UNE GALAXIE 2
PRÈS DE CHEZ VOUS

www.dansunegalaxie2.com

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

Cinéma

La science du métissage selon Fatih Akin

ANDRÉ LAVOIE

Dans l'univers cinématographique du cinéaste allemand Fatih Akin, l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne semble déjà chose faite. Il suffit de voir avec quelle facilité ses personnages se promènent entre l'Allemagne et ce pays du Proche-Orient pour comprendre que des liens indissolubles soudent leurs destinées et compromettent parfois leurs aspirations. Dans son dernier film, *The Edge of Heaven* (v.f.: *De l'autre côté*), ce métissage provoque les bouleversements les plus inattendus.

L'histoire personnelle de Fatih Akin se confond avec celle du pays d'adoption de sa famille. Né en 1973 à Hambourg de parents turcs, le réalisateur ne cesse de traiter de cette ambivalence culturelle et identitaire, parfois sur le mode de la comédie romantique (*Julie en juillet*), parfois sur une note plus pessimiste, comme dans *Head-On*, lauréat de l'Ours d'or au Festival de Berlin en 2004. Et, comme pour brouiller les pistes, il s'engage avec brio sur la voie du mélodrame dans *The Edge of Heaven*, merveilleux chassé-croisé entre Brême et Istanbul impliquant divers personnages en quête d'amour, se cherchant sans se voir, parfois prisonniers de leurs préjugés.

Aller à l'essentiel

Ce film mélancolique, où le désir se décline de toutes les manières (entre deux jeunes femmes ou encore entre un vieil homme et une prostituée pleine de charme), montre de nouveau l'étroite proximité de deux pays en apparence si différents. Cette célébration du métissage serait-elle la véritable mission de Fatih Akin? Au téléphone de son bureau à Hambourg, le cinéaste tient à préciser le sens de son approche. «Mélanger les cultures allemande et turque, c'est l'histoire de ma vie, dit-il. Tous mes films constituent des fusions de styles, d'influences. Si vous venez à mes soirées, vous pourriez voir des gens de tous les milieux, de toutes les classes sociales: c'est beaucoup plus excitant!» Par contre, cela ne fait pas de lui un chanteur immo-déré du multiculturalisme. «Je ne suis pas le porte-parole des deux cultures parce que je ne veux pas que l'on me manipule, que l'on m'instrumentalise». Peu importe la direction.

Pour bien se faire comprendre, et ce, des deux côtés de la frontière imaginaire turque-allemande, Fatih

Akin préfère aller à l'essentiel. «Nous sommes tous pareils... et nous allons tous mourir», affirme le cinéaste sans fatalisme. Or, depuis le 11 septembre 2001, nous vivons un immense «clash» culturel et certaines personnes affirment que nous ne pourrions survivre à cela. Elles nous répètent sans cesse que les chrétiens et les musulmans sont différents, tout comme les Européens et les Turques, ou encore les Québécois et les Ontariens! C'est bien sûr lui qui souligne...

Avec cette incursion du côté du mélodrame, sa propension à décrire des liaisons dangereuses et déchirantes, dont une homosexuelle, et la présence lumineuse de la grande Hanna Schygulla, les comparaisons avec Rainer Werner Fassbinder refont une fois de plus surface. *Head-On* avait d'ailleurs contribué à les alimenter. Fatih Akin s'en étonne toujours. «Beaucoup de gens me comparent à lui et, franchement, je ne vois pas pourquoi! D'accord, c'était un homme rude et je le suis parfois.» Mais n'est-ce pas un peu le propre de tous les cinéastes pour imposer leur vision? «En effet, réplique-t-il, mais à ce concours, c'est Fassbinder qui gagne!»

Plus sérieusement, il admet que les parallèles avec le célèbre réalisateur du *Mariage de Maria Braun* ont surgi très tôt au début de sa carrière, mais, à l'entendre, il y a pratiquement erreur sur la personne. C'est pourquoi il ne faut pas chercher une quelconque vision symbolique autour de la présence d'Hanna Schygulla dans *The Edge of Heaven*, interprétant ici la mère (intransigeante) d'une jeune Allemande qui fera tout pour sauver une activiste politique turque recherchée par les autorités de son pays. «Je n'ai pas tellement pensé au passé d'Hanna, à son statut mythique aux côtés de Fassbinder. Comme elle vient d'une autre génération, elle apporte une énergie nouvelle à mon travail, une autre source d'inspiration.»

Cela ne l'empêche pas de noter que son film comporte quelques moments dont Fassbinder serait sûrement fier. Mais à observer sa filmographie de plus près, on songe aussi à Louis Malle et à son obsession de la redite. Là, Fatih Akin est d'accord. «Je ne veux surtout pas faire partie des cinéastes qui font toujours le même film. Pour moi, le cinéma, ce n'est pas un art ou une industrie, c'est une science. Je dois l'apprivoiser, la comprendre. Au fond, je suis un chercheur...»

Collaborateur du Devoir

Un pont entre deux rives

DE L'AUTRE CÔTÉ (EDGE OF HEAVEN)

Écrit et réalisé par Fatih Akin. Avec Baki Davrak, Nursel Köse, Tuncel Kurtiz, Nurgül Yesilçay, Patrycia Ziolkowska, Hanna Schygulla. Image: Rainer Klausmann. Montage: Andrew Bird. Musique: Shantel. Allemagne-Turquie, 2007, 122 min.

MARTIN BILODEAU

À 35 ans, Fatih Akin (*Julie en juillet*, *Head On*) a déjà six longs métrages au compteur. Lesquels forment une œuvre conséquente, personnelle, reconnaissable entre toutes, axée sur l'identité et le voyage, plus particulièrement sur les va-et-vient entre la Turquie, pays de ses parents, et l'Allemagne, lieu de sa naissance. *De l'autre côté*, qui cumule les récompenses depuis son passage à Cannes l'année dernière, où il avait reçu le prix très mérité du meilleur scénario, marque pour lui un premier haut sommet.

Les Allemands, les Turcs, les Allemands en Turquie, les Turcs en Allemagne s'y croisent ou se ratent de peu, dans une sorte de valse à trois temps admirablement chorégraphiée sur les thèmes de la mort annoncée, de l'ouverture à l'autre et du pardon. À l'image, le récit, d'une limpidité exemplaire,



SOURCE MONGREL MEDIAS

De l'autre côté marque pour le réalisateur Fatih Akin un premier haut sommet.

coule de source, sans qu'un soupçon d'effort soit visible. Sur papier, il est à peu près impossible à résumer. Je risque ceci, au risque, justement, d'en trahir l'essence: un retraité d'origine turque vivant à Hambourg provoque la mort accidentelle d'une prostituée quinquagenaire qu'il employait à temps complet. Son fils, prof de littérature, se rend à Istanbul en quête de la fille de la défunte. Laquelle, activiste politique pourchassée par les autorités, avait peu avant fait le chemin inverse dans l'espoir de retrouver sa mère. À défaut de ces retrouvailles, la jeune fille vivra

une histoire d'amour avec une étudiante idéaliste qui, lorsque sa petite amie sera interpellée par les autorités allemandes puis expulsée en Turquie, va se rendre là-bas dans l'espoir de la faire sortir de prison.

Le récit se déroule ainsi en spirale jusqu'à la conclusion, où le spectateur obtient double satisfaction que procure une résolution implicite et une fin ouverte. Dans le même ordre d'idée, le scénario, en équilibre entre deux pays si loin, si proches, trouve le parfait équilibre entre différents contraires: la narration et la

contemplation, l'éloquence et la suggestion, la liberté intérieure et les prisons extérieures, la grâce et la dureté, le ciel et la terre. Des contraires complémentaires que la mise en scène discrète, quasi clandestine, caresse par des mouvements subtils et des images si fortes que les paroles deviennent superflues.

De l'autre côté jette même (est-ce délibéré?) un pont entre deux rives: le nouveau cinéma allemand d'hier et la nouvelle vague teutonne d'aujourd'hui, qu'Akin et ses contemporains (Oskar Roehler, Romuald Karmakar, etc.) érigent sur les fondations du premier. Ici, la face visible de ce pont possède les traits d'Hanna Schygulla. L'ex-muse de Fassbinder campe en effet dans le film une mère possessive, intellectuelle enfoncée dans ses livres, qui tente de calmer sa fille exaltée par des paroles prudentes et ne parvient finalement qu'à l'éloigner.

Outre sa précieuse présence, qu'il me fallait signaler, on peut se réjouir du fait qu'après des années d'errance dans des films indignes, Schygulla vient d'ajouter à sa filmographie un autre film impérissable. Car on se souviendra de *De l'autre côté* comme on se souvient du *Mariage de Maria Braun*. Peut-être moins pour elle, mais très certainement pour Fatih Akin.

Collaborateur du Devoir

Future maman au bord de la crise de nerfs

THEN SHE FOUND ME (V.F.: MÈRE SUR PRISE)

Réalisation: Helen Hunt. Scénario: Alice Arlen, Victor Levin, Helen Hunt, d'après le roman d'Elinor Lipman. Avec Helen Hunt, Bette Midler, Colin Firth, Matthew Broderick. Image: Peter Donahue. Montage: Pam Wise. Musique: David Mansfield. États-Unis, 2007, 100 min.

ANDRÉ LAVOIE

Rien n'est scientifiquement prouvé, mais plusieurs acteurs peuvent témoigner de l'authenticité de certaines malédictions hollywoodiennes. Il y a bien sûr celle du passage difficile entre le petit et le grand écran, surtout si l'acteur est fortement identifié à une série à succès. Et que dire de l'obtention d'un Oscar: on ne compte plus les lauréats dont la carrière allait bon train pour ensuite, après un soir euphorique, aller nulle part... Ceci explique sans doute la vo-

lonté de l'actrice Helen Hunt dans *Then She Found Me*, une première réalisation qu'elle a coscénarisée en plus d'en être la vedette incontestée. L'ancienne partenaire de Paul Reiser dans la sitcom *Mad About You* et celle de Jack Nicholson dans le film *As Good as It Gets*, de James L. Brooks, qui allait justement lui valoir un Oscar, cherche visiblement à se réinventer. Et l'exploit n'est pas simple dans ce film chargé de bons sentiments et croulant sous le poids des situations cocasses ou mélodramatiques, si nombreuses qu'elles pourraient alimenter bien des heures de télévision.

Dans *Then She Found Me*, une catastrophe n'attend pas l'autre pour April (Hunt), enseignante dans une école primaire de New York, forcée d'encaisser l'annonce du départ brutal de son nouvel époux (Matthew Broderick), la mort de sa mère adoptive et l'apparition inopinée de sa mère naturelle, une flamboyante animatrice de talk-show (Bette Midler, plus

retenue que d'habitude). Sans compter que ses rêves de maternité, sans homme et à 39 ans, apparaissent compromis — pas question d'adoption pour cette fille adoptée —, des angoisses qu'elle partage avec Frank (Colin Firth), le père d'un de ses élèves qui en a plein les bras avec ses deux jeunes enfants... mais de nouveau disponible à la suite d'une séparation acrimonieuse.

Vous me direz que c'est beaucoup pour une seule femme, et vous n'avez pas tort. Et on parle bien sûr ici de l'actrice et cinéaste, jonglant parfois avec peine au milieu de toutes ces intrigues, certaines larmoyantes, d'autres franchement caricaturales. Si on ajoute à cela de nombreuses références à la culture juive — donnant une touche ironique à la présence de l'écrivain Salman Rushdie, ici en gynécologue! —, on comprend vite que Hunt refusait de faire certains choix draconiens en adaptant ce roman au ton visiblement feuilletonesque. En grande pro de

la télé, on pourrait même voir dans son premier effort de cinéaste la version brouillonne d'une série mettant en place une foule d'enjeux pouvant être étirés jusqu'à l'infini, dont cette liaison entre deux cœurs brisés, mais vite rapiécés.

À défaut d'admirer une virtuose de la caméra, celle-ci étant parfois cruellement statique, on peut toujours apprécier les efforts de Helen Hunt pour recruter de bons acteurs acceptant de servir sa cause, et ses ambitions. Le bonheur est toutefois inégalement partagé entre le stoïcisme de Broderick et l'exubérance de Midler, le plus émouvant étant bien sûr Colin Firth. Il prend d'ailleurs un malin plaisir à jouer au divorcé ébouriffé et à bout de souffle, savamment négligé pour rompre, une fois encore, avec ses rôles passés de gentleman anglais. Rompre avec son passé: c'est bien là le grand défi de Helen Hunt.

Collaborateur du Devoir

CONCOURS

D'là le printemps!

artv HD |

UN ENSEMBLE CINÉMA MAISON
COMPRENANT UN TÉLÉVISEUR HD
ET UN SYSTÈME AMBIOPHONIQUE
VALEUR APPROXIMATIVE DE 7 000 \$

GERMAIN LARIVIÈRE
enchante!

À GAGNER:

100 ABONNEMENTS D'UN AN AUX MAGAZINES
L'actualité Châtelineau
LOU LOU
VALEUR APPROXIMATIVE DE 7 500 \$

5 ABONNEMENTS AU JOURNAL LE DEVOIR
VALEUR APPROXIMATIVE DE 1325 \$

ÉLARGISSEZ VOS HORIZONS AVEC LE QUIZ ARTV HD.
Jusqu'au 31 mai, découvrez l'univers en haute définition d'ARTV en répondant au quiz de la semaine sur artvHD.ca

AUGMENTEZ VOS CHANCES DE GAGNER!
Repérez l'indice de la semaine dans L'Agenda culturel du Devoir.

PARTICIPEZ SUR ARTVHD.CA

Détails et règlement du concours sur artvHD.ca

artv HD |